

EN FINIR AVEC L'ARGENT

Gérard LEBLANC

Gérard Leblanc est professeur émérite des universités, écrivain et réalisateur. Il a fondé en 2004 l'association de production d'essais documentaires Médias Création Recherche.

<http://www.mediascreationrecherche.fr>

Parmi les livres : *Quand l'entreprise fait son cinéma* (P.U Vincennes 1983). *Treize heures/vingt heures, Le monde en suspens* (Hitzeroth 1987). *Le double scénario chez Fritz Lang* (Armand Colin 1991). *Scénarios du réel* (L'Harmattan 1997). *L'EntreVues* (Editions de L'oeil 1998). *Trajectoires* (Editions de L'oeil 2001). *Presque une conception du monde* (Editions Créaphis 2007). *Les yeux au bout des doigts* (MCR 2010). *Les parents sont (toujours) des enfants* (La boîte à Pandore 2019).

Parmi les films : *Quand on aime la vie on va au cinéma* (1974). *Bon Pied bon œil et toute sa tête* (1978). *Langres, Diderot et nous* (2014). *Un autre horizon* (2010). *L'autonomie paysanne* (2013). *L'horizon des possibles* (2016). *Les locavores* (2021).

1

L'argent n'existe plus. Nous commençons à exister. Plus question de courir après une abstraction qui est supposée nous ouvrir les portes de la consommation heureuse. Nous avons seulement besoin d'inventer nos vies et d'apprendre à vivre ensemble. Pour y parvenir, l'argent ne constitue pas un levier mais un frein. Il faut absolument nous en débarrasser.

2

On veut sauvegarder son emploi dans le poulet industriel en France. Le poulet ? En fait, une ombre de poulet, aux cartilages et à l'ossature aussi improbables qu'il est certain que sa chair est molle et sans saveur. On suppose a priori que ce poulet pas cher du tout, véritable catastrophe de société, tant au niveau diététique qu'au niveau gustatif, est compétitif. Ne se vend-il pas moins cher que les autres poulets du marché mondialisé? Eh bien, pas du tout. A l'échelle mondiale, il y a toujours moins cher, toujours plus compétitif. Le poulet industriel en France était, jusqu'en 2013, maintenu en état de vie artificielle par les subventions de l'Europe. Abandonné aux seules lois du marché, il aurait disparu depuis longtemps. A l'artificialité du volatile (et on ne croit pas si bien dire : il ne tient pas sur ses pattes) fait écho l'artificialité de son montage financier. La rentabilité du pire se subventionne. Et on ne subventionne jamais que des emplois empoisonnés occupés par des empoisonneurs-empoisonnés.

On a pourtant joué au plus fin. On a nourri ses poulets avec du soja brésilien dont les prix défient toute concurrence. Mais devinez donc avec quoi sont nourris les poulets brésiliens ? Avec du soja brésilien, pardi ! Du coup, les salaires brésiliens étant inférieurs aux salaires français, les poulets brésiliens sont plus compétitifs que les poulets français sur le marché mondial. A jouer au plus fin, on est Gros-Jean comme devant. A présent que les subventions européennes ont disparu, le poulet français, même gorgé d'eau, ne pèse pas bien lourd.

En février 2016, un journal télévisé nous apprend qu'un entrepreneur spécialisé dans le sauvetage d'entreprises en difficulté a adopté le plan suivant pour le redressement financier d'un des principaux acteurs du secteur, le groupe Doux : investissements massifs dans de nouvelles machines à tuer, découper et conditionner ; diminution drastique du nombre d'ouvriers et polyvalence accrue de leurs tâches axées sur la surveillance du travail des machines et soumises à

leur rythme ; ouverture de nouveaux marchés à l'exportation qui absorbe désormais 80% de la production. La productivité augmentant, on peut vendre moins cher. On redevient compétitif sur le marché mondial. On peut même exporter nos poulets sur des marchés nationaux qui ne parviennent plus à vendre leurs propres poulets aux populations locales parce qu'ils sont devenus trop chers.

Autrement dit : les marchés que nous avons perdus, nous les avons regagnés et nous en avons même conquis de nouveaux. Non en diminuant les salaires mais en supprimant des emplois. Le travail des machines remplace une partie du travail humain. Une partie seulement car il faut bien concevoir et fabriquer les machines puis, une fois mises en place, accompagner et surveiller leur fonctionnement. Il y a toujours de l'argent à gagner sur le travail humain.

Ces machines, il faudra certes emprunter aux banques pour se les payer. Et ce n'est pas demain qu'elles seront remboursées. Peu importe, tant que les marchés ouverts ou réouverts resteront solvables. Ce n'est pas d'hier que le capital industriel et le capital financier (celui concentré dans les banques) ont partie liée. Et ce n'est pas d'hier non plus que le capital financier exerce sa domination sur le capital industriel. Sans lui, pas de grands investissements possibles. Et les simples citoyens ne sont pas en reste : ils ont besoin que les banques leur prêtent de l'argent pour acheter leur appartement ou leur voiture. Et combien de petits salariés ne sont-ils pas enfermés à vie dans des crédits sans fin ?

Logique mortifère ? Accrochons-nous de toutes nos forces à nos emplois d'empoisonneurs-empoisonnés ! Sinon, plus d'emploi du tout. C'est la mort sociale qui nous attend avec, au mieux, quelques miettes d'assistance. De quoi mendier notre survie le reste de notre vie. – « De notre vie ? ». Avait-on réussi à nous persuader que nous en avons une ? Je n'ose y croire.

Cette logique est mortifère car, que nous nous accrochions à nos emplois ou pas, ils disparaissent malgré tout. La baisse du coût du travail humain ne passe pas seulement par la pression sur les salaires mais par la suppression de postes de travail. C'est l'horizon du chômage qui nous est encore promis.

Une dernière minute chasse l'autre. En mars 2018, le même journal télévisé nous annonce que rien ne va plus dans le groupe qui avait bénéficié d'un plan de redressement en février 2016. Il serait à la veille d'un nouveau dépôt de

bilan. Les investissements dans de nouvelles machines et une productivité accrue du travail n'auront pas suffi à rendre le poulet français durablement compétitif sur le marché mondial. Il y a encore moins cher dans le monde que les poulets brésiliens. N'oubliez pas les poulets turcs, les poulets thaïlandais ou les poulets chinois. N'oubliez pas non plus les poulets les plus compétitifs du monde, ceux des pays de l'est, les ukrainiens et les polonais. Dans ces pays aussi on réalise des gains de productivité. Là-bas aussi on a procédé à une intégration verticale de toutes les opérations. On élève, on abat, on découpe, on conditionne. D'où la question : dans quels pays faudra-t-il investir pour produire les poulets les moins chers du monde ? Casse-tête permanent. Les rapports de force évoluent sans cesse et il faut s'y adapter avant qu'il ne soit trop tard.

Deux ans après, l'horizon du chômage, loin de s'éloigner, se rapproche plus que jamais. C'est ce qui s'appelle avancer pour mieux sombrer. Ce sont les plans successifs de sauvetage qui rapprochent à chaque fois l'horizon du chômage. En voici encore un nouveau qui se profile (nouvelle dernière minute). Il est inutile de l'examiner en détail. Il connaîtra à coup sûr le même sort que les plans précédents. Au mieux aura-t-on retardé l'échéance de quelques mois ou années.

Ah le progrès ! On se nourrit de moins en moins cher et de plus en plus en plus mal. Est-on condamné à payer plus cher, si on en a les moyens, pour mieux se nourrir ? Avec des poulets de grain biologique élevés en plein air ? Tout se passe dans cette société comme si nous ne pouvions pas échapper à cette alternative. C'est que tous les rapports sociaux sont conditionnés par l'existence de l'argent. C'est que tout est conditionné par la recherche du profit.

3

C'est un fait. Quel que soit l'état du monde dans lequel nous naissons et grandissons, il nous faut remercier, on ne sait pourquoi. La vie n'est-elle pas un « cadeau » ? Avant même de produire quoi que ce soit et d'être rémunéré pour ça, nous sommes traités en consommateurs. Et pas de n'importe quoi : de la « vie » tout simplement. Ce n'est pas rien. De plus, la vie est gratuite, un « cadeau » nous dit-on. Malheureusement, nous naissons en état de péché. On

le dit même « originel » dans la plus pure tradition catholique. Nous naissons déjà coupables alors que nous n'avons encore rien fait, rien pensé ni même demandé à naître. Alors, n'allons pas nous plaindre des épreuves que le monde nous envoie par l'intermédiaire de la société. C'est l'occasion de nous « racheter » des soi-disant péchés que nous n'avons jamais commis mais qui pèsent inexorablement sur nous et nous rendent coupables à vie.

Ce n'est pas le sujet ? Et comment ! Nous avons toujours quelque chose à nous reprocher et à nous faire pardonner. Un poids énorme de culpabilité pèse sur chacun.e d'entre nous. Sinon, comment pourrions-nous « souffrir » (au sens de supporter) la vie qu'on nous propose de ne pas vivre ?

4

Toute revendication économique (par exemple, conserver son emploi dans le secteur du poulet industriel en France) porte en elle un choix relatif aux objets que l'on produit, à la façon de les produire et plus globalement un choix de vie et de société. Voulons-nous continuer à produire ces dangereuses fictions de poulets en quémendant le subventionnement d'emplois d'empoisonneurs-empoisonnés qui, de toute façon, seront supprimés pour la plupart ? Voulons-nous continuer à maintenir en vie artificielle un système de production et de consommation qui réduit notre vie à une ombre de vie ?

Perdre un tel emploi signifie-t-il qu'on ait tout perdu ? C'est en ce point que le chantage social trouve son efficace mais aussi ses limites. Si nous perdons notre emploi, nous n'en retrouverons pas d'autre. Nous serons à la charge de la société. Nous serons en surnombre. Il est donc préférable d'accepter n'importe quel emploi et de reproduire la société telle qu'elle fonctionne actuellement. Et s'il fallait, au contraire, arrêter de la reproduire ? Si l'argument du « ça ou rien », qu'on nous oppose habituellement, ne nous impressionnait plus ? Si nous étions plus nombreux.ses que nous croyons à vouloir prendre le risque de vivre ? Enfin.

Ah oui, j'oubliais la fameuse ligne de démarcation entre production et consommation, une paille. Ce que je dis là ne concerne que des producteurs, et encore des producteurs regroupés dans un espace de production bien particulier. Nous ne produisons pas tous des fictions de poulets, n'est-ce pas ? Bienvenue au pays des cloisonnements, bienvenue à toutes les formes de séparation et de division. Le fait que nous ne produisons pas tous la même

chose nous empêcherait de comprendre la nature du système qui régit la production dans son ensemble. Et puis, nous ne sommes pas tous des producteurs. Beaucoup d'entre nous sont écartés de la production ou s'en écartent volontairement.

Nous ne sommes pas tous des producteurs mais nous serions tous des consommateurs. Voilà la formule magique ! Nous n'aurions en commun que notre statut de consommateurs et de citoyens qui consomment des élections à intervalles réguliers pour reproduire à n'en plus finir le même système de production et de consommation. La production ne saurait s'envisager que du point de vue de la consommation, que ce soit du poulet ou du bulletin de vote, aussi illusoires l'un que l'autre. Les consommateurs consomment tout ce qui est produit dans la société – plus ou moins, selon leurs moyens – mais les producteurs sont séparés par des activités qui n'auraient rien à voir ni à faire les unes avec les autres. Les métiers sont tellement différents, n'est-il pas vrai ? Comme si un ouvrier, un cadre, un paysan ou un artiste ne faisaient pas partie du même monde. Il n'y a guère que la consommation qui rapproche tout le monde. C'est le piège qu'on nous tend tous les jours et qu'il nous faut absolument déjouer.

Encore une construction imaginaire. Il n'existe pas les producteurs d'un côté, les consommateurs de l'autre. Tout consommateur est à un moment donné, dans la chaîne des processus qui le relie à la société, un producteur, réel ou virtuel, susceptible de s'intéresser à tout produit du point de vue de sa production. Même s'il en est exclu, provisoirement ou définitivement.

Mais l'essentiel n'est pas là : que nous produisions ou non les objets que cette société transforme en marchandises, nous sommes tous partie prenante de la production de la société dans laquelle nous vivons. Car avant de produire des objets, des « services » ou des images, il s'agit de produire et de reproduire la société dans laquelle ces objets, « services » et images sont produits. Eventuellement, de la transformer de fond en comble.

Si l'argent s'en mêle, et l'argent est omniprésent dans nos sociétés, le lien est rompu. Il n'y a plus que des consommateurs de marchandises en tout genre, à commencer par celle du travail, la première et la plus importante, car c'est elle qui permet à toutes les autres marchandises d'exister. C'est elle qui fait tourner la machine à consommer. Des montagnes de poulets fictifs s'entassent les unes sur les autres à des prix attractifs. En tant que consommateurs aussi,

nous nous empoisonnons à bon compte, un chewing-gum de poulet entre les dents. Bref, il faut finir par cracher le chewing-gum.

5

Pourquoi faudrait-il abolir l'argent ? Ce serait trop compliqué et il y aurait de bien meilleures solutions. Certains programmes politiques proposent depuis quelques années que chaque membre de la société puisse bénéficier d'un revenu - dit « universel » - indépendamment de son rapport à la production. Qu'il travaille ou non, ce revenu devrait permettre à chacun.e d'assurer les conditions de sa survie. Voilà une façon habile de contourner le problème de l'argent. De l'argent, tout le monde en aurait désormais. Chacun.e serait libre de choisir sa vie. Aux deux extrêmes : il y aurait celles et ceux qui occuperaient des emplois bien rémunérés et gagneraient beaucoup d'argent et celles et ceux qui n'auraient pas d'emploi du tout mais se verraient attribuer néanmoins un petit quelque chose. Les un.e.s et les autres seraient loin de peser du même poids sur le devenir de la société mais peu importe : ils vivraient dans des mondes tellement différents qu'ils ne se rencontreraient jamais.

Ce type de proposition est issu d'un état particulier de la société. Le capitalisme n'a plus besoin de tout le monde ou presque pour croître et prospérer. Avec l'augmentation de la productivité du travail, il a besoin de toujours plus de consommateurs et de toujours moins de producteurs. Des millions d'individus sont laissés sur le carreau du chômage. Ils n'ont plus d'emploi et les dirigeants actuels de notre société ne voient pas très bien à quoi ils pourraient servir. Pourquoi ne pas permettre à ces millions d'individus, inutiles à la production, de consommer aussi peu que ce soit ? Ils contribueraient à faire tourner la machine à consommer.

Aussi voit-on proliférer aujourd'hui de nouveaux modèles de vie entièrement axés sur la consommation. La production, les jeunes sont incités à s'en désintéresser. La société leur apprend que l'argent est la seule valeur qui compte et qui importe vraiment et ils en veulent, tout de suite et beaucoup si possible, puisque l'argent permet de tout acheter. Mais il n'est pas question pour eux d'occuper des emplois pénibles et mal rémunérés pour l'obtenir. L'argent ne se gagne pas, il vous tombe dans les mains et peu importe la façon d'y parvenir. Il s'agit de trouver le plus court chemin de la pauvreté à l'argent.

Rares sont les individus qui continuent à s'identifier au modèle sacrificiel du travail salarié, même lorsqu'il concerne des fonctions jugées plus importantes dans la valorisation du capital, celles occupées par les cadres. Corvéables à merci, soumis à une concurrence sans freins et sans limites, les cadres passent le plus clair de leur vie au service des capitaux investis dans « leur » entreprise. Ce jeu mortifère vaut-il vraiment la chandelle d'un salaire attractif ? Il semble qu'ils soient de moins en moins nombreux à le penser.

On ne saurait pourtant s'en tenir au versant négatif de cette position de refus qui laisse le champ libre à la classe dominante pour organiser la société comme bon lui semble. Cette société, il faut l'organiser nous-mêmes, aussi nombreux et singuliers à la fois que nous soyons. Au lieu de nous soumettre tout au long de notre vie à des contraintes et à des obligations qui revêtent l'apparence du libre choix (je choisis mon métier, je choisis mon employeur, je choisis ma maison, etc.) il faut que nous puissions enfin nous associer librement pour atteindre des objectifs communs que nous aurons définis ensemble.

Une société produit des rapports sociaux avant de produire quoi que ce soit. De quel type de rapports sociaux avons-nous besoin pour vivre le plus librement et le plus heureusement possible ? Tous les individus qui composent la société sont concernés par cette question.

6

En arriver à penser par soi-même avec les autres qui, eux aussi, n'en pensent pas moins par eux-mêmes. C'est le point de départ de toute démocratie réelle et non plus seulement formelle. En arriver ainsi à une pensée partagée qui s'écarte résolument de tous les prêts à ne pas penser qui nous acculent dans les impasses d'une raison d'Etat au service du profit de quelques stratèges du calcul égoïste. Ne plus déléguer notre pouvoir de réflexion et de décision à des représentant.es, fussent-elles.ils légitimement élu.e.s, qui penseraient et agiraient à notre place. Ni la pensée ni l'action ne se délèguent.

Abandonner le réflexe conditionné de la représentation, comme une majorité de citoyens semble aujourd'hui en état de le revendiquer (on le constate désormais dans un nombre croissant d'élections où le premier parti est celui des abstentionnistes). Nul ne peut nous remplacer. Nul ne peut penser et agir à notre place. Il n'est pas de mouvement social porteur d'avenir hors de la mise

en mouvement de la pensée de chacun.e d'entre nous. Chacun.e a besoin de la pensée de l'autre pour avancer lui-même dans sa pensée. Encore faut-il que chacun.e se mette à penser.

Se mettre à penser ? Ne plus être le ventriloque de la société d'appartenance. Forger son propre jugement à partir de sa propre réflexion. N'avez-vous jamais eu le sentiment que d'autres parlaient par votre bouche au moment même où vous aviez l'impression d'exprimer quelque chose de personnel ? Les prêts à ne pas penser s'offrent à nous par tous les canaux médiatiques disponibles. Nous pouvons passer notre vie à ressasser des arguments dont nous n'aurons jamais éprouvé la validité et la pertinence.

Pourquoi la représentation est-elle valorisée à ce point ? Parce que l'on n'a pas vraiment besoin de nous pour organiser la société. On a seulement besoin de notre approbation ou plutôt de notre neutralité, bienveillante ou non. Le reste, nos représentant.e.s s'en chargent. Que pourrions-nous leur apporter à part notre bulletin de vote ? A l'évidence, elles.ils sont plus intelligent.e.s que nous. Elles.ils ont une vision d'ensemble, alors que nous sommes supposés ne pas voir plus loin que nos intérêts immédiats et catégoriels. Il existe bien des simulacres de consultation démocratique dans l'élaboration de certains programmes politiques (la démocratie dite « participative »), mais l'opération consiste surtout à nous associer à des décisions déjà prises en dehors de nous. Il s'agit essentiellement de nous influencer, voire de nous manipuler. Comme toujours, et depuis combien de siècles déjà, il faut nous contenter de faire nombre, de serrer les rangs derrière un chef, un leader ou qui vous voulez.

Une société réellement démocratique a besoin de l'implication de tou.t.es et de chacun.e pour se construire. Toute démocratie réelle privilégie la démocratie directe. Nous avons tout à y gagner. Les décisions qui nous concernent, nous les prenons nous-mêmes. Si nous avons à déléguer l'application de certaines décisions à des représentant.e.s, ceux peuvent être écarté.e.s à tout moment si elles.ils s'éloignent des objectifs fixés en commun. Nos représentant.e.s partagent nos conditions de vie et ne bénéficient d'aucun avantage particulier. Il n'y a plus de professionnels de la politique. Mieux, la politique ne peut plus être une profession dès lors qu'elle est l'affaire de tou.te.s. Et elle ne peut qu'être l'affaire de tou.te.s puisque chacun.e est concerné.

Il faut pouvoir décider de nos vies, là où nous vivons, mais aussi des orientations qui conditionnent le développement de la société dans son

ensemble. Sur quels critères définir les priorités qui présideront à la production ? La première priorité sera de mettre en place la politique de recherche et de formation qui nous permettra d'atteindre les objectifs que nous nous fixerons. Ces objectifs seront axés en premier lieu sur la satisfaction de nos besoins. Quels choix énergétiques ? Quelle politique alimentaire ? Quelle politique du logement ? Comment organiser un système de santé fondé sur la prévention ? Et tant d'autres questions encore... A quelle échelle ? Régionale ? Nationale ? Mondiale ? - Mondiale, évidemment, puisque nous avons en commun le devenir de notre planète et qu'aucune décision, prise ici, n'a réellement de portée si elle n'est pas partagée, ailleurs. Mais il faut bien commencer quelque part. Des initiatives locales sont d'abord nécessaires. Arrêter le nucléaire dans un pays n'est pas très efficace si le pays voisin continue de le développer. Mais c'est un premier pas qui peut et qui doit entraîner d'autres. A une autre échelle, il en va de même pour l'agriculture. Puisque tout est pollué, il serait inutile de pratiquer une agriculture naturelle. Cela ne changerait rien ou si peu de chose. Ajoutons de la pollution à la pollution et continuons à utiliser les produits chimiques sans nous prendre la tête. Ce type d'argumentation hypocrite (car il s'agit avant tout de conserver l'état de choses existant) ne sera jamais le nôtre. Si l'on veut inverser une tendance, on commence à le faire en tel ou tel point de la planète, là où l'on vit. On n'attend pas qu'elle soit inversée pour agir soi-même, on contribue à l'inverser. Sommes-nous seul.e.s à le faire ? Non, jamais. D'autres collectifs d'individus librement associés accomplissent des choses comparables ailleurs, et finalement dans beaucoup d'endroits répartis sur toute la planète. Il est stimulant de penser que nos idées les plus avancées sont toujours partagées. Contrairement à ce qu'on voudrait nous faire croire, nous ne sommes jamais seul.e.s au monde.

Si nous le voulons et dans un avenir proche, la politique ne sera rien d'autre que la coordination des initiatives locales partout dans le monde. Les Etats transnationaux – que l'on qualifie abusivement de nationaux alors qu'ils sont soumis à l'emprise des entreprises transnationales et du capital financier – auront vécu. Tous les Etats mourront de leur sinistre mort. Nous n'avons pas plus besoin d'Etat que d'argent. Nous avons besoin de nous gouverner nous-mêmes. Et nous parviendrons à nous gouverner collectivement si nous parvenons à nous gouverner individuellement. Apprendre à penser et à agir par soi-même est le principe moteur de toute éducation visant à la libération de

l'humain en chacun.e d'entre nous. Ne nous en prenons plus à nos représentant.e.s, prenons nous-en à nous. Que de temps et d'énergie perdons-nous en lamentations et en récriminations sur les promesses trahies ! Et nous espérons toujours que nos prochain.e.s représentants.e.s vont se comporter différemment des précédents. D'ailleurs, il y en a qui sont moins pires que les autres, il faut voter pour. Et si elles.ils se comportent de la même façon, nous espérons que les suivant.e.s... et ainsi de suite. Cela peut durer des dizaines d'années et même le temps d'une vie de cochon de votant. Il faudrait finir par tirer les leçons de ces expériences renouvelées jusqu'à la nausée.

Comment pouvons-nous accepter de déléguer nos pouvoirs à des individus que leur statut social et leurs conditions de vie éloignent nécessairement de nous ? Nos représentant.e.s sont mieux payé.e.s, ils bénéficient de toutes sortes d'avantages, à la fois matériels et symboliques. Certain.e.s se plaignent malgré tout de tirer le diable par la queue. Avec leurs maigres salaires de députés ou de sénateurs et en dépit des multiples privilèges qui sont associés à leur fonction, elles.ils ont du mal à se loger en ville. Il faudrait les augmenter. Sortez vos mouchoirs.

Le cynisme n'a pas de limites. Si nous sommes mieux payés que vous, c'est pour mieux légiférer, mes enfants ! Il faut que nous soyons financièrement à l'aise pour nous mettre à l'abri de tous les groupes de pression qui nous dictent pourtant les positions que nous prenons sur toutes les questions de l'heure. Il nous faut regarder les choses de haut. Eh oui, il y a ceux qui semblent prendre les choses de haut (tout en se conformant aux intérêts des groupes de pression) et ceux qui s'écrasent et sont écrasés sous le poids des premiers. Il y a ceux qui lèvent la tête et ceux qui la baissent.

Tu nous dis : « attention, les salaires ne peuvent pas trop augmenter, il y a des limites et si nous les franchissons la société ne pourra plus fonctionner ». Apparemment, les limites que tu nous opposes n'existent pas pour toi. « – Si, si, elles existent aussi pour nous, mais ce ne sont pas les mêmes. Et puis, il est normal que je gagne davantage. J'ai fait de longues études et j'ai des responsabilités». Il est vrai que nous sommes parfaitement irresponsables de laisser ainsi ces gens légiférer au-dessus de nos têtes.

Tu dis vouloir discuter avec nous mais tu te places au-dessus de nous. Tu ne peux pas nous représenter.

Arrêtons toutes ces simagrées.

L'argent n'est plus un sujet de discussion.

Il n'existe plus.

Il ne s'échange plus contre quoi que ce soit.

Il n'y a plus de discussions sur les salaires car il n'y a plus de salaires.

Ni de dividendes à distribuer à des actionnaires car il n'y a plus de profits.

La notion d'entreprise est définitivement séparée de la notion de profit.

Il ne s'agit plus de faire de l'argent avec quoi que ce soit.

Il n'y a plus d'entreprise rentable au regard des profits qu'on pourrait en tirer.

Il n'y a plus de profits à faire.

Il n'y a plus de valeur à créer.

Il y a des besoins à satisfaire.

7

Vous comptez-vous parmi les classes moyennes, si répandues en France, dont nos institutions évaluent et chiffrent les revenus entre 1200 et 3200 euros par mois (chiffres à réviser périodiquement en fonction de l'inflation) puisque nous ne saurions compter que par le montant de nos salaires et revenus ? Voilà qui a le mérite de la simplicité du calcul. En deça c'est, disons, la pauvreté, au-delà la richesse. Ou en termes plus (dé) valorisants : les classes inférieures et les classes supérieures. Les sociétés actuelles ne nous définissent que par ce que nous pouvons ou ne pouvons pas consommer, comme si ce qu'il y a d'humain dans l'homme pouvait se réduire à l'argent. Il est temps de prendre congé.

« C'est du délire » nous objectera-t-on. Bien sûr, l'argent occupe beaucoup de place dans nos vies mais pas toute. Il y a aussi tout le reste, l'amour, l'amitié, le cercle familial et tout ce qui relève de la vie émotionnelle et sentimentale. Pour ne pas parler de la vie de la pensée qui est supposée se situer au-dessus de tout ça. Mais tout est tellement imbriqué à l'argent dans cette société qu'il est bien difficile d'en délier jusqu'aux sentiments qui prennent le masque de

l'authenticité. L'argent est comme une ombre portée sur nos sentiments les plus intimes.

Imaginez une société sans argent, la nôtre par exemple. Imaginez que l'argent disparaisse de la circulation, pas dans un siècle ou deux mais aujourd'hui. Imaginez qu'on ne sache plus combien gagne votre voisin.e ni combien vous gagnez vous-même. D'ailleurs, nous ne gagnerions plus rien puisque nous ne vendrions plus notre temps de travail. Existerions-nous encore ? Je dirai, nous renaîtrions à la vie dans la mesure où nous regarderions le ciel et la terre, voire les objets qui nous entourent, sans nous demander combien ça coûte et si nous pouvons les acheter ou les vendre.

N'avoir plus rien à acheter et n'avoir plus rien à vendre. Terminés les calculs qui nous mangent la tête au quotidien. Finie la recherche de la « bonne affaire », finie la peur de se « faire avoir ». Nous ne sommes plus le client de personne, plus personne n'est notre client. Le commerce est définitivement aboli dans les relations humaines. Nous n'aurons plus jamais à rechercher le meilleur rapport qualité-prix. Aucun objet, aucun service, aucun plaisir ne s'échangent plus contre de l'argent. Il n'existe plus de sourires tarifés.

Imaginez la vie de quelqu'un.e qui se trouve là, quelque part, n'importe où, pour recevoir de l'argent, exclusivement de l'argent. Il n'y a pas d'autre raison, il n'y a pas d'autre motivation à sa présence en ce lieu. Il est là pour l'argent. Pour en recevoir ou pour en donner. On peut rester ainsi pendant des heures, sans bouger ou presque. On attend que quelqu'un veuille bien venir vers vous et qu'il exhibe un moyen de paiement quelconque. Quelqu'un vient. Soulagement. Votre présence est alors justifiée. Vous ne vous êtes pas déplacé pour rien. Peut-être même esquissez-vous une sorte de sourire.

Je suis content de l'argent que j'ai reçu et mon client est content de l'objet qu'il a reçu en échange de son argent. Une transaction ordinaire. Un rapport social réduit à sa plus simple expression monétaire.

Le sang continue à circuler dans nos veines mais l'argent ne circule plus dans la société. Les pièces de monnaie ne s'entrechoquent plus dans nos poches. On ne rend plus à personne la monnaie de sa pièce. Est-ce vraiment un problème ?

Allons, diront certains, il est impossible de se passer d'argent. Comment les biens pourraient-ils s'échanger si l'argent n'existait plus ? Et puis l'argent c'est l'argens. Retirez-leur l'argent, les gens ne voudraient plus travailler, cela va de soi. Ne travaille-t-on pas seulement pour gagner de l'argent ? Quelle autre justification pourrait-on trouver au fait de travailler ? On ne travaille pas pour le plaisir, cela va de soi. Vraiment ?

Le travail peut-il être autre chose qu'une contrainte ? Une contrainte à laquelle il faudrait apprendre à se soumettre dans sa jeunesse scolarisée ? La société a fini par nous faire accepter l'idée qu'on ne ferait rien dans la vie sans la motivation de l'argent. Il faut plutôt se poser cette question : si je ne recevais pas d'argent en échange de mon travail, l'accomplirais-je quand même ? Si je ne peux répondre à cette question de façon positive, cela signifie que je travaille pour prendre une place, petite ou grande, au royaume des morts vivants.

Le travail peut pourtant nous procurer bien des plaisirs ! Encore faut-il s'entendre sur le sens du mot « travail » et sur la réalité qu'il recouvre. A l'opposé de sa définition traditionnelle ancrée historiquement dans la souffrance, le travail est un facteur d'épanouissement personnel et collectif. Il l'est déjà pour quelques-un.es, il peut le devenir pour tou.te.s.

Voyez les artistes. Il y a une déconnexion totale entre le plaisir qu'on peut prendre à l'acte de peindre et l'argent qu'en tire un peintre valorisé sur le marché de l'art. La cote de ses tableaux atteint des millions sur ledit marché. Est-ce pourtant une perspective de financiérisation de la peinture qui détermine le désir de peindre ? Non. Un peintre qui peint par nécessité créatrice continuerait à le faire même s'il n'obtenait aucune somme d'argent en échange de son travail. Comme un poète compose des poèmes sans en attendre la moindre rémunération. Il s'agit d'actes accomplis dans la plus parfaite gratuité et dont une société sans argent reconnaîtrait et garantirait la gratuité. Mais « gratuité » ne signifie pas absence d'enjeux. De nouvelles façons de vivre le monde génèrent continûment de nouvelles façons de (se) le représenter et d'interagir avec lui.

Alors, le travail de l'artiste, une exception ? Pas dans la société que j'évoque. Il ne s'agit plus de vendre son temps de travail pour survivre dans un monde hostile mais d'offrir son temps de travail à une société enfin identifiée au peuple en fonction de ses goûts, aspirations et compétences. Il s'agit de

participer à la construction d'une société dont nous sommes tou.te.s partie prenante.

Le premier des plaisirs généré par le travail : notre cerveau fonctionne à un haut régime d'intensité, que ce travail soit à dominante manuelle ou à dominante intellectuelle. Qu'il s'agisse d'assembler des légumes, des pièces d'industrie, des mots ou des images, le cerveau est mobilisé dans ses capacités de création, d'invention, de savoir faire. A une condition : que l'argent ne soit plus moteur dans les activités humaines. Qu'il ne s'agisse plus de produire quoi que ce soit pour gagner de l'argent mais pour réaliser des projets (et pas seulement des objets) qui nous apportent autant de satisfactions dans leur conception, leur réalisation et leur usage.

Plaisirs à la fois différents et complémentaires qui nous amèneront à rompre avec la partition entre production et consommation.

Première étape : concevoir les projets et les objets qui vont s'intégrer au mieux dans notre quotidien. Il est possible et nécessaire d'en discuter collectivement car nous sommes tou.te.s concerné.e.s. Nous saurons alors pourquoi nous travaillons puisque les choix de production seront collectifs et non la chasse gardée d'une minorité mue avant tout par la recherche du profit.

Deuxième étape : mettre en œuvre la production de ces projets et objets en recherchant toutes les correspondances possibles entre les moyens et les finalités de la production. La production exclut définitivement toute forme de destruction de l'homme et de la nature. Elle interagit positivement avec l'humain en l'homme. Elle contribue à son émergence et elle le cultive.

Il ne s'agit pas de célébrer un homme et un humanisme abstraits. On l'a trop fait jusqu'à présent pour faire oublier l'inhumanité fondamentale de cette société. Il s'agit de cultiver tout ce qu'il y a d'humain dans l'homme, tout ce qui va dans le sens de la construction d'une vie envisagée positivement.

Autrement dit, la production n'a pas pour seule finalité de produire. Elle a une deuxième finalité, toute aussi importante et même davantage que la première : produire de l'humain au cours du processus de production. On ne produira plus quoi que soit sans que l'humain n'en sorte augmenté. Il y aura de plus en plus de sensibilité et d'intelligence concentrées dans chaque projet réalisé, dans chaque objet produit.

Troisième étape : Les choix effectués en matière de production nous aident-ils à vivre plus heureux ? Si ce n'est pas le cas, il faudra les abandonner et en trouver d'autres.

9

Nous vivons dans une société où les syndicats les plus combatifs se font gloire d'exiger une diminution toujours plus importante du temps de travail. Etre payé plus pour travailler moins, tant le travail est une souffrance. Comment pouvons-nous accepter de vivre dans une société où il s'agit avant tout d'échapper au travail, c'est-à-dire à la production de ses propres conditions d'existence ?

Dans une société sans argent, nous travaillerons moins. Non par désir de nous soustraire au travail mais parce que cela ne sera plus nécessaire. Toutes les activités déployées au service de l'argent, du commerce et de l'Etat disparaîtront. Il y aura proportionnellement beaucoup moins d'entreprises pour beaucoup plus d'individus en état de travailler. Le travail pourra alors être réellement partagé entre tous les membres de la société. Moins d'heures de travail, mais aussi des heures désirées au lieu d'être redoutées. La production se concentrera sur les projets et les objets susceptibles d'améliorer nos conditions de vie. Elle fera appel à nos capacités d'initiative. Le travail fera enfin partie de la vie que nous désirons vivre puisqu'il sera devenu un moyen privilégié de la construire. Du coup, le temps de non travail ne sera plus vécu par opposition au temps de travail. Le travail deviendra une activité parmi d'autres, aussi libre que les autres. Il se prolongera, sous d'autres formes, dans le temps de non travail. Peut-être faudra-t-il inventer un mot nouveau pour le désigner.

Au lieu de l'opposition piégée entre temps de travail et temps prétendument libre, il y aura deux temps étroitement imbriqués : le temps de la construction sociale et le temps de la construction individuelle.

Imaginez une société sans argent, c'est-à-dire une société où il n'y a plus d'argent à gagner (ni d'ailleurs à perdre). Vous dites que ça ne changerait rien ? Allons donc ! Les entreprises n'éprouveraient plus le besoin de faire de l'argent

sur le dos de leurs employés ni celui de rejeter leurs déchets toxiques dans la nature. Pourquoi le font-elles ? Pour rentabiliser au maximum et au plus vite le capital investi dans leurs activités productives. Mais dans une société sans argent, il n'y aura plus de capital à investir et à faire fructifier. L'homme n'aura plus « besoin » d'exploiter son semblable. Et comme la production ne sera plus évaluée à l'aune de sa valeur marchande mais à celle de son intérêt pour l'humain en l'homme, tous les produits toxiques en seront évacués.

J'entends dans mon dos : tout cela est bien beau mais il y aura toujours des travaux pénibles et rebutants. Il y aura toujours des gestes répétitifs et épuisants. Il y aura toujours des tâches dégradantes, tiens, par exemple, le ramassage des poubelles et la gestion des déchets. La société aura toujours besoin d'hommes et de femmes de peine pour les accomplir.

Mais est-ce un besoin de toute forme de société que vous me lamentez là ? Ne serait-ce pas plutôt un besoin de cette société ? Dans une société sans argent, les gestes répétitifs pourraient être accomplis par des machines même dans les situations où le coût du travail humain serait moins élevé que celui des machines. Ce type de calculs n'aurait plus cours. Seul le facteur humain serait pris en considération.

Dans une autre société, les déchets pourraient être réduits au strict minimum et recyclés.

Les entreprises auraient pour seul objectif de satisfaire les besoins de la société et ne se préoccuperaient plus de faire de l'argent avec tout et n'importe quoi, ni même, dans une perspective spéculative, avec l'argent.

On se poserait enfin les vraies questions : quoi produire et comment ? Pour satisfaire quels besoins et de quelle façon ?

10

Une autre société ? Mais c'est impossible, voyons ! Si notre société existe telle que nous la connaissons, aussi imparfaite soit-elle, c'est parce qu'elle s'approche au plus près de notre nature humaine. Le voilà le bel argument ressassé sans fin. C'est la nature humaine, n'est-ce pas, qui bloque toute perspective de transformation fondamentale. Qu'il ait de l'argent ou qu'il n'en ait pas, l'homme restera toujours semblable à lui-même. Il en voudra toujours

plus que son voisin. Egoïste, il ne s'intéressera jamais aux autres qu'en fonction de l'intérêt qu'ils lui portent et des services qu'ils lui rendent. Sa nature le portera toujours vers la mésentente et le conflit. Il veut le pouvoir, il est dictatorial par essence. Il ne saurait envisager d'autre vie sociale que régie par des rapports de force. Chaque conception de la nature humaine porte en elle l'état des rapports sociaux à l'intérieur desquels elle est pensée.

Plus d'argent ? Sans propriété et sans Etats pour la défendre, ce serait la foire d'empoigne. Chacun.e voudrait le meilleur pour lui. Ce serait le règne du chacun.e pour soi. En fait, chaque forme d'organisation sociale s'affirme comme l'expression la plus parfaite - ou la moins imparfaite - qu'il soit possible de concevoir de la nature humaine. C'est ce qui la fonde dans la durée. Elle doit durer aussi longtemps que l'homme puisqu'elle lui correspond au mieux. L'homme a tâtonné pendant des siècles et des millénaires avant de la trouver. Ce serait la « nôtre ».

En des temps reculés, ils y a eu des sociétés qui ne connaissaient ni l'argent, ni les classes sociales, ni les rapports de domination : celles des chasseurs-cueilleurs, par exemple. C'était au temps du Paléolithique. Bien que l'on puisse encore trouver des survivances de ce mode de vie dans le monde contemporain, l'homme est passé depuis longtemps à d'autres formes d'organisation sociale fondées sur l'agriculture, l'industrie et les rapports de classe. Ne vous retournez pas trop loin en arrière dans le temps, vous risqueriez d'avoir le tournis. Vous risqueriez de penser qu'une autre société est possible.

Sans remonter aux sociétés des premiers temps, l'homme a connu plus récemment l'esclavagisme puis le féodalisme. Et vous voudriez qu'il lâche une société sans esclaves et sans serfs, une société où les hommes sont soi-disant libres, égaux et fraternels ? Ne me dites pas que vous êtes devenus fous. Quand bien même ce slogan ne recouvrerait aucune réalité concrète, il faudrait s'accrocher pour toujours à ces abstractions indépassables.

Libres, égaux et fraternels : ce programme ne peut se réaliser que dans une société sans argent. Dans notre société, nous ne sommes pas libres car notre liberté est conditionnée par la quantité d'argent dont nous pouvons disposer. La quantité d'argent disponible dans les mains de chacun.e crée des inégalités entre tous les membres de la société et attise des rivalités et des haines. Nous

sommes asservis, inégaux et conflictuels. Le contraire de ce qu'on nous dit que nous sommes dans cette république aux frontons si généreux.

11

Suffirait-il de retirer l'argent de la circulation pour transformer les rapports humains ? Ce serait trop simple, n'est-ce pas ? Même si l'argent n'avait plus cours, tu te sentirais supérieur à ton voisin. Tu t'imaginerais plus fort, plus intelligent, plus beau que lui. Cette supériorité te donnerait droit à des avantages particuliers. Tu as entendu parler de la part du lion ? C'est ta part.

Ce raisonnement attribué par l'homme à l'animal est-il pourtant un raisonnement humain ? L'essentiel est de jouir de l'exercice de ses capacités – grandes, moyennes ou petites - , peu importe que j'en ai plus ou moins que toi. D'ailleurs, qu'est-ce qui te permet de te penser supérieur à quiconque ? Tu as de plus larges épaules ? Un front plus vaste ? Un cerveau plus performant ? Et alors ? Cela ne te confère aucune supériorité sur l'autre ni le droit de l'écraser.

Tout rapport de domination tente de se justifier par l'affirmation d'une supériorité à la fois générique (de classe, de sexe, de race, de nation, de culture) et individuelle (d'intelligence, de force, de beauté). Tout rapport de domination cherche une forme de légitimation.

Entendons-nous bien : je ne fais pas la morale. Il ne s'agit pas de rendre l'homme plus soucieux d'égalité et plus attentif aux autres dans le cadre de la société où nous vivons. Une société basée sur l'argent est nécessairement fondée sur la compétition des hommes et des femmes entre eux. « A chacun selon ses capacités » est son mot d'ordre (encore ces capacités sont-elles souvent fictives, bien des hommes en position dominante dans notre société sont tout simplement des héritiers). Dans toutes les classes de la société, on tend à reproduire la position sociale qui est la sienne au moment de sa naissance. Vos parents sont-ils ouvriers ? Vous le deviendrez à votre tour. Sont-ils paysans ? Vous deviendrez paysans. Sont-ils médecins ? Vous ne vous étonnerez pas de le devenir, à moins que vous ne choisissiez d'exercer une autre profession libérale. Par contre, si votre père siège au conseil d'administration d'une grande entreprise, il serait vraiment surprenant que vous deveniez ouvrier. On pourrait continuer cette énumération assez longtemps, en admettant néanmoins qu'il existe des exceptions à cette règle. Il

en découle une conception particulière de la nature humaine (une culture sociale, en fait) qui se désintégrerait très rapidement dans une société où ni l'argent ni la compétition n'auraient plus cours. L'homme n'aurait plus à atteindre des objectifs qui le placeraient au-dessous ou au-dessus des autres, il ferait partie d'un ensemble dont tous les éléments fonctionneraient en interaction. La nature humaine changerait de base. Elle deviendrait la culture de l'humain en l'homme.

12

On travaille pour gagner de l'argent et même, comme l'énonce un cliché poli par les siècles, pour « gagner sa vie ». La vie est tellement liée à l'argent que les deux mots sont interchangeables. On peut les substituer l'un à l'autre. C'est la principale motivation, sinon la seule. Car l'argent vous donne accès à des moyens de subsistance et aussi et surtout à du pouvoir sur les êtres et sur les choses puisque tout semble pouvoir s'acheter ou se vendre, s'échanger contre de l'argent.

Du pouvoir ? Est-il vraiment si difficile de combattre cette illusion ? A quel type de pouvoir pouvons-nous prétendre en usant de notre argent ? Sans doute faut-il commencer par distinguer ceux qui en ont peu et ceux qui en ont beaucoup. Ceux qui en ont beaucoup accèdent à des positions de pouvoir, ceux qui en ont peu sont dépendants des premiers. Ils achètent les objets standardisés qu'ils ont produit au moindre coût. Ceux qui en ont beaucoup accèdent à des objets inaccessibles à ceux qui en ont peu. C'est la quantité d'argent disponible dans les mains de chacun qui fait la différence.

Cet objet vaut de l'argent – et même beaucoup d'argent.

Il est cher.

Il n'en faut pas plus pour le chérir tout particulièrement.

Il vaut le coup – le coût.

Ce n'est pas l'objet qui intéresse d'abord, c'est son coût. C'est un objet de luxe qui porte le nom d'une marque. Il n'est pas nécessairement inventif, il n'est pas nécessairement beau. Son prix justifie tous les superlatifs.

On est content, non tant de l'objet que l'on a acheté mais du fait que la plupart des autres ne peuvent pas se le payer.

Le principal plaisir des riches est de jouir leur vie durant du fait qu'ils ne vivent pas comme des pauvres, de jouir en somme de la pauvreté des pauvres. Ce n'est pas l'objet en lui-même qui fait jouir les riches, c'est l'objet en tant que marqueur de différenciation sociale. Le riche ne jouirait pas autant de sa richesse si elle ne contrastait pas aussi fortement avec la pauvreté. Il y a fort à parier qu'il pourrait trouver des objets de jouissance plus stimulants.

On a tendance à l'oublier : la richesse est aussi assujettissante que la pauvreté, même si là où l'argent manque, il est ici en trop. Que de manœuvres au long cours pour constituer, développer et transmettre un patrimoine. Le riche y passe une grande partie de sa vie, au détriment d'autres activités qui pourraient lui procurer plus de satisfactions.

13

Certain.e.s affirment qu'elles.ils travaillent aussi pour gagner de l'argent mais qu'elles.ils ne travaillent pas seulement pour gagner de l'argent.

Continueraient-elles.ils pourtant à travailler si l'argent n'était plus un enjeu au bout du travail ? L'argent est-il pour nous un enjeu parce que la société nous fait savoir jour après jour que nous en avons « besoin » ? Mais nous n'avons pas besoin d'argent. L'argent ne répond qu'aux besoins d'une société à laquelle tout nous pousse à nous identifier. Nous avons seulement besoin de vivre le plus heureusement possible. Arrêtons de réduire le bonheur à l'argent. L'argent ne fait pas plus le bonheur qu'il ne le fait pas. Il s'agit d'une abstraction dont il faut absolument nous débarrasser.

Un slogan d'un autre siècle disait : « tu perds ta vie à la gagner ».

« L'argent est difficile à gagner », « l'argent est facile à dépenser ». Deux propositions, opposées en apparence, en réalité complices et complémentaires. On travaille pour gagner de l'argent et c'est dur de travailler, que l'on en gagne peu ou beaucoup. Il n'est pas question de prendre plaisir à son travail. Mais une fois gagné, tu peux le dépenser comme bon te semble. Tu es libre, n'est-ce pas ? C'est ton argent. La liberté de chacun.e est constituée par la quantité d'argent dont il peut se faire reluire et c'est l'asservissement dans le

travail qui permet à cette liberté de se concrétiser. Bien entendu, il ne s'agit pas d'une liberté mais d'un assujettissement à la marchandise – celle que l'on produit en vendant son temps de travail et celle que l'on consomme en achetant son temps de soi disant liberté. Les deux temps sont aussi assujettis l'un que l'autre et le deuxième ne permet pas d'échapper au premier. On se distrait comme on travaille. A la prison du travail fait écho le camp de concentration touristique.

« Je veux vous faire connaître la valeur de l'argent », explique le père de famille de tradition à ses enfants. L'idée est tenace selon laquelle l'argent aurait une valeur en soi. L'illusion vient du fait que du travail semble y être déposé. Mais il n'y est déposé que dans la perspective d'en tirer du profit. L'argent n'a de valeur que pour l'argent. L'argent n'existe que pour faire de l'argent. Il est vrai qu'il s'agit également d'une sorte de travail qui nécessite un certain nombre de compétences. La société peut fort bien s'en passer. Comme elle peut se dispenser de calquer son rythme respiratoire sur les aléas boursiers.

« On en a pour son argent ». La formule suppose que l'on n'a pas à se plaindre de la médiocrité d'un service quelconque si l'on n'a pas assez d'argent pour monnayer sa qualité. La qualité d'un bien ou d'un service est conditionnée par la quantité d'argent concentrée dans nos mains. A cette formule, nous en substituons une autre : « on en a pour son besoin ». La satisfaction d'un besoin est déliée de toute relation à l'argent. Elle renvoie à la nature du besoin sans plus s'encombrer d'aucune médiation.

14

Plus d'argent : plus de cartes de paiement, plus de chéquiers, plus de billets, plus de comptes en banque. Plus de propriété et plus d'héritage. Plus d'actes notariaux au beau langage momifié. Nous n'avons pas besoin de constituer et de transmettre un patrimoine personnel. Nous avons seulement besoin d'habiter le monde en multipliant des interactions productives avec nos semblables.

Alors, qui sera propriétaire si la propriété individuelle n'existe plus ? L'Etat ? Mais non, tous les Etats auront disparu. Qui sera donc le nouveau propriétaire ? Il n'y aura plus de propriété – ni individuelle ni étatique -, il n'y aura plus que

des collectifs d'individus librement associés et librement coordonnés entre eux. Ces collectifs ne surplomberont plus la société, ils en seront l'expression directe. Ils ne se cristalliseront plus jamais dans des Etats qui ne visent qu'à se reproduire en gérant les antagonismes sociaux par la persuasion et par la force. Ils trouveront des formes de permanence fondées sur les mouvements de la société.

On m'objectera que l'abolition de toute forme de propriété – qu'elle soit individuelle et garantie par un Etat au service d'une minorité ou qu'elle soit étatique et garantie par un Etat au service d'une majorité – ouvrirait la voie à l'expression de la loi du plus fort. L'individualisme en sortirait exacerbé. C'est toujours la même conception de la nature humaine qui se trouve ici sollicitée, une conception issue des rapports sociaux prédateurs qui sont les nôtres. On ne voit rien d'autre à opposer au développement de l'humain en l'homme qu'un retour à la vie animale. Mais nous n'avons aucunement besoin d'apposer un titre de propriété sur les objets dont nous avons l'usage. Ce qui importe, c'est que nous ne manquions de rien. D'où la nécessité d'ajuster la production à la satisfaction de nos besoins, tels que nous les aurons définis collectivement.

Je te vois venir : tu nous refais le coup du Paradis. Tu fais comme si tout le monde pouvait se mettre d'accord. Comment y croire ? Il y aura toujours des conflits, il y aura toujours des tentatives de prise de pouvoir par des individus qui se considéreront comme au-dessus des autres. Nature humaine pas morte. L'humanité contient des réserves inépuisables de guides, de gourous, de dictateurs et des réserves tout aussi inépuisables de populations assujetties. Nous ne sortirons jamais de cet enfer.

Pourquoi redouter les contradictions ? Ce sont au contraire les contradictions qui nous font avancer vers la solution des problèmes. Il suffit de nous accorder sur les objectifs à atteindre et sur les problèmes à résoudre pour les atteindre. Une fois ces objectifs et problèmes définis et circonscrits, il s'agira de rechercher ensemble les meilleures solutions. Nous n'y parviendons pas sans que se formulent plusieurs hypothèses et propositions. Elles seront confrontées mais confrontation ne signifie pas toujours affrontement. Il y aura lieu de les comparer. C'est l'expérience pratique qui validera les meilleures d'entre elles.

Avec l'argent, les classes sociales seront abolies. Il n'y aura plus d'intérêts antagonistes dans la société. Les contradictions ne consisteront plus alors à

faire triompher les intérêts d'une classe sociale contre les intérêts des autres, mais à trouver les meilleures façons de s'y prendre pour faire avancer la société dans son ensemble vers la réalisation des objectifs fixés en commun.

15

Avez-vous compté la quantité de temps et de gestes nécessaires pour mettre en mouvement l'argent qui transite entre nos mains ? Le feriez-vous, vous auriez le vertige ! Il est vrai qu'il s'agit de gestes automatiques que nous accomplissons le plus souvent sans y penser. Ils n'en occupent pas moins une grande partie de nos vies et mobilisent une énorme quantité de temps et d'énergie. Nous avons mieux à faire.

Mais ne nous y trompons pas : il est encore plus difficile de sortir l'argent de sa tête que de sa poche. Parce que l'on préfère acheter ou vendre dans une braderie ou un vide-greniers, on peut penser qu'on est sur la bonne voie : acheter ne coûte presque rien, vendre ne rapporte presque rien. « Presque rien », d'accord, mais quelque chose tout de même : un peu d'argent. Aurions-nous pu en obtenir davantage par les circuits habituels ? Certainement pas. A moins qu'ils n'aient une valeur sur le marché de l'art ou de l'antiquité, quel commerçant avisé accepterait de mettre en circulation nos objets usagés ? Un objet usagé est rapidement assimilé à un objet hors d'usage promis aux déchetteries. Pour en tirer un peu d'argent, il faut trouver d'autres moyens, d'autres circuits. Une braderie nous permettra de faire de bonnes affaires, à l'achat comme à la vente. Acheter ou vendre à petit prix, c'est acheter ou vendre quand même et l'argent reste au centre des transactions.

« Cet objet ne me sert plus à rien mais il peut servir à quelqu'un d'autre ». Une telle pensée semble vous honorer. Néanmoins vous ne le donnez pas, vous le vendez. D'ailleurs, donner ne relève pas toujours de l'acte gratuit. On peut donner pour se faire bien voir du bon dieu, par charité. La charité est plus souvent orientée vers soi-même que vers l'autre.

En les vendant dans une braderie, nos enfants vont rentabiliser les jouets que nous leur avons offerts et qui ne leur servent plus à rien. Mieux (pire) : ils vont apprendre à jouer au commerçant, à jouer à gagner de l'argent. L'expérience est formatrice : ils s'approprient les règles de la société dans laquelle ils vivent.

Rien ne se perd pour l'argent. On en récupère toujours une partie. Les objets sont vendus à perte, sans doute, mais ils ont servi. Ils sont maintenant d'occasion. Ils ont perdu de leur valeur et il est normal qu'ils se vendent moins cher. Mais on peut encore en tirer un bon prix, et même un prix inespéré, si l'on sait séduire et émouvoir le client.

Existe-t-il dans cette société des gestes et des objets qui ne soient pas susceptibles de marchandisation ? On répondra sans risque aucun de se tromper : de moins en moins. On découvre avec émerveillement que l'on peut faire aussi de l'argent avec des objets usagés. Ne nous dirigeons-nous pas vers une société du « partage » ? On peut tout partager aujourd'hui : ses déplacements en voiture, ses appareils ménagers, ses vêtements et j'en passe. Des applications toujours plus nombreuses s'offrent à nous pour faciliter les transactions. Car ces partages ne sont pas gratuits. Il s'agit encore et toujours de faire de l'argent avec les objets et les services que nous sommes supposés « partager ». Cela va du commercial qui arrondit significativement son salaire en faisant payer par ses passagers des trajets en voiture déjà pris en charge par son entreprise jusqu'au pauvre qui essaie de tirer quelque ressource complémentaire des rares objets dont il dispose.

Se sortir l'argent de la tête, c'est quand un objet n'a plus aucune valeur marchande pour nous. C'est quand il est possible d'entretenir un rapport intime et intense avec un objet qui ne vaut plus rien. Nous avons tous vécu de tels moments quand nous étions enfants. Avant que la société nous apprenne que l'argent est tout et que nous ne sommes rien si nous n'en avons pas.

16

L'argent ? Vous avez payé, dégagez ! Le bac de réception des marchandises dans un supermarché ne comprend même pas deux compartiments. Il faut faire vinaigre. Ainsi le sortant doit-il faire instantanément place à l'entrant. Il doit, en effet, « dégager » le plus vite possible. Dès qu'il a payé, totalement dévalué, il n'a plus cours.

Si vous traitez trop, le sourire commercial est remplacé par une expression de désapprobation. Le sourire ne dure que le temps jugé nécessaire à la réalisation et à l'enlèvement de vos achats. Au delà, vous entravez la libre circulation des marchandises. On vous fait la gueule. Du coup, il est préférable

de passer vos commandes sur internet. Vous serez livré à domicile, presque instantanément, et il ne sera plus utile de plisser les lèvres dans une manière de sourire. Il n'y aura plus que des enquêtes de satisfaction standardisées.

17

Mais quelle est donc cette utopie qui ne saurait avoir de lieu ? Vous avez acquis dans votre vie un certain nombre de compétences qui ne sont pas celles de votre voisin.e. Vous pouvez les échanger sans recourir à l'argent. Vous avez réciproquement besoin des compétences que vous avez mutuellement acquises.

Pourquoi ne pas substituer un marché des compétences au marché des marchandises ? Pourquoi la si fameuse loi de l'offre et de la demande ne pourrait-elle pas s'appliquer à un tel marché, comme elle régit celui des marchandises ? Sauf qu'il n'y aurait plus besoin d'argent pour échanger les compétences et qu'il ne s'agirait plus d'un marché.

Celles-ci ne seraient plus évaluées à l'aune de leur valeur marchande mais à l'aune d'une utilité sociale fondée sur la réciprocité. Il n'y aurait plus de hiérarchie entre elles dès lors qu'elles seraient nécessaires les unes aux autres.

Du troc ? Cela peut commencer, et cela a historiquement commencé par là. On n'échange plus des marchandises mais des objets et des services. Il n'existe plus de marché pour décider combien ils valent. Ils ne valent que dans les rapports sociaux qui permettent précisément de les échanger.

Le troc ne concerne cependant que l'échange de biens de consommation et de services à une échelle inter-individuelle. On échange un bien de consommation contre un autre sans questionner le système de production qui les régit. La mise en oeuvre des compétences que j'évoque ajustera quant à elle la production à la consommation. Il s'agira d'une évaluation collective et globale des compétences requises pour le meilleur fonctionnement possible de la société. Nous ne produirons plus qu'en fonction de besoins définis par l'ensemble des individus qui composent la société. C'est sur cette base que nous réorganiserons la production et la circulation de tout ce qui est produit. Toute action de formation et de recherche s'inscrira dans ce cadre.

Nous vivons dans une société où l'expression des besoins individuels et collectifs est interprétée en fonction des intérêts qui la dominant. Il ne peut donc exister d'adéquation entre l'expression de ces besoins et leur satisfaction. Nous nous voyons attribuer des besoins qui ne correspondent pas aux nôtres et la satisfaction de nos besoins réels subit de nombreuses distorsions, quantitatives et qualitatives. La formation et la recherche sont également soumises aux intérêts dominants qui entravent leur développement.

Il existe, dans cette société, des compétences qu'une société sans argent rend inutiles voire nuisibles. On pense d'abord, c'est une évidence, aux compétences qui ont trait à la circulation de l'argent mais il en est beaucoup d'autres. Nous ne produirons plus de produits chimiques aux effets destructeurs, nous ne fabriquerons plus d'armes de guerre, nous n'épuiserons plus les sources d'énergie non renouvelables de la planète. Nous ne produirons plus d'objets consommables et jetables. Terminés ces lourds programmes de recherche qui visent à mettre au point des techniques de plus en plus sophistiquées pour espionner toujours plus lourdement nos voisins et nos propres « citoyens ».

Nous concentrerons nos moyens de recherche et de formation sur des compétences qui nous font aujourd'hui cruellement défaut parce qu'elles ne correspondent pas aux intérêts à court terme de cette société. Nous satisferons nos besoins en énergie en ne prélevant plus dans la nature que ce qu'elle est susceptible de renouveler : le soleil, l'air, l'eau. Se soigner ne consistera plus à subir des traitements de plus en plus lourds et coûteux mais à prévenir et à éradiquer tous les facteurs de destruction de l'homme et de la nature. Nous construirons des maisons le moins énergivores possible en les rendant toujours mieux habitables et agréables à vivre. L'architecture n'aura plus en vue que le bien être des habitants et non la rentabilité d'un investissement. Sa créativité ne se réduira plus à la construction de bâtiments officiels destinés à valoriser un pouvoir économique ou politique. Nous produirons beaucoup moins d'objets mais des objets durables. Il n'y aura plus d'obsolescence programmée. Les moyens de transport seront d'abord collectifs mais aisément accessibles à chacun.e.

Facile à dire, difficile à faire. Ce que tu dis là, c'est utopique, pire encore, démagogique. Comme un homme politique qui promet la lune sans l'avoir en portefeuille. Mais dans une société sans argent, qui nous empêcherait de

réaliser ce programme ? Quels intérêts s'y opposeraient ? Au nom de qui, au nom de quoi ?

18

Se rendre le plus autonomes possible. Non par idéal d'isolement ou d'autarcie. Et encore moins par misanthropie. Nous avons besoin des autres pour devenir autonomes. Que nous vivions dans une grande ou dans une petite ville, il faut que nous soyons nombreux à la vouloir pour obtenir l'autonomie alimentaire, à commencer par les fruits et les légumes. Il faut que des maraîchers s'installent à proximité de nos lieux d'habitation, il faut organiser des circuits courts qui mettent directement en contact les producteurs et ceux qui ne produisent pas de fruits et de légumes.

Pourquoi des maraîchers ? Ne pourrions-nous pas le devenir nous aussi ? Sans doute, mais nous ne pouvons pas tout faire. Nous pouvons nous compléter socialement comme nous pouvons nous compléter amoureuxment. Nous avons acquis, nous aussi, un certain nombre de compétences que les maraîchers n'ont pas. Nous pouvons échanger les produits de nos compétences respectives. Mais cette interrelation va bien au delà d'un échange de produits. En entrant en contact, nous apprenons à connaître nos procès de production respectifs. Nous enrichissons notre palette de connaissances. Et peut-être aurons-nous envie de cultiver, en amateur, quelques fruits et légumes, tandis que le maraîcher aura envie de s'essayer à notre activité. Peut-être ou peut-être pas. L'essentiel est de dépasser la relation mystifiée entre producteurs et consommateurs qui sont supposés se situer sur des plans différents et même opposés.

Restaurer et développer les cultures vivrières partout dans le monde.

L'industrie agroalimentaire mondialisée et standardisée n'aura plus lieu d'être. La nourriture ne s'exporte ni ne s'importe. Elle relève d'une nécessité vitale et nous devons pouvoir nous nourrir là où nous vivons. Partout dans le monde, nous ménagerons des espaces réservés à notre alimentation. Il n'y aura plus de monocultures imposées par les rapports de force entre pays et à l'intérieur de chacun d'entre eux mais des cultures diversifiées adaptées à chaque contexte géographique et climatique. Les paysages en sortiront remodelés, plus féconds et plus agréables à vivre.

Le travail ne s'ajuste plus au marché des marchandises mais à des compétences qui s'ajustent les unes aux autres en fonction des besoins manifestés par l'ensemble des individus qui composent la société en dehors de toute relation à l'argent.

19

Et si plus rien ne pouvait plus s'acheter ni se vendre ? Serions-nous pour autant dépossédés de l'essentiel ? De quoi avons-nous réellement besoin ? N'est-ce pas de cette question dont il faut repartir pour y voir un peu plus clair ?

Tout se passe dans nos sociétés comme si la conquête de l'argent était notre principale motivation existentielle. Mais l'argent ne nous sert qu'à acquérir des biens et des services dont nous pourrions disposer tout autrement, après avoir dégagé les objets nécessaires de tout le fatras des objets superflus. L'argent n'est aucunement nécessaire à l'usage de ces biens et services. La notion de nécessité se déplace alors de l'argent (comme valeur d'échange) à l'usage. De quoi avons-nous réellement besoin pour vivre le plus heureusement possible ?

Il y aura lieu de confronter nos besoins à ce qui nous paraît essentiel. La préoccupation de l'essentiel ne relève pas de la contrainte et du temps de guerre. Elle devrait être quotidienne. Bien des objets perdraient alors de leur prestige. Nous ne verrions plus dans beaucoup d'entre eux que la nécessité où se trouve cette société de vendre toujours plus de marchandises auprès des consommateurs jamais rassasiés qu'elle voudrait que nous soyons. Ce n'est nullement un hasard si les écoles de commerce prolifèrent aujourd'hui, dans le privé comme dans le public. La société d'argent cherche désespérément une formule magique pour écouler la surproduction de marchandises inutiles et nocives. Voilà un créneau porteur pour l'emploi. Les commerciaux ne seront jamais assez nombreux pour endiguer la submersion.

20

« Je suis là pour l'argent », déclare cet ouvrier chinois à la télévision. Là ? Dans cette eau boueuse où, dix heures par jour durant, il arrache des racines de lotus

à la vase. Peu importe les rhumatismes qui résultent inévitablement de cette immersion prolongée et renouvelée dans l'eau : il gagne mille euros par mois, davantage qu'il ne pourrait espérer pour tout autre travail. Le travail de la journée terminé, il se retrouve dans un baraquement-dortoir avec les autres ouvriers. A peine la force de manger dans l'espoir d'un sommeil réparateur. Tous ces ouvriers sont loin de chez eux. Là-bas, ils ont peut-être des amours, des amis, une famille. Qui s'en préoccuperait, à commencer par eux-mêmes ? Ils sont là pour l'argent. N'est-ce pas là l'essentiel ? Mieux vaut oublier la vie. Bien sûr, il est nécessaire de manger et de dormir pour pouvoir travailler jour après jour mais il faut accepter que la vie se réduise à ça. D'ailleurs, il ne s'agit pas de vivre, il s'agit de gagner de l'argent autrement dit, encore une fois, de « gagner sa vie ». La mort a saisi le vif, l'argent s'est substitué au vivant.

21

Se tuer au travail pour gagner de l'argent ou s'entretuer pour en voler. La société nous place devant cette alternative. Une société où deux économies s'entrelacent : l'officielle, vertueuse dans ses principes hypocrites, et la mafieuse, transgressive dans ses pratiques. Arracher des racines de lotus à la vase ou trafiquer des stupéfiants. En fait, les deux économies n'en font qu'une, tant les frontières sont poreuses de l'une à l'autre. La société officielle a besoin de son double, la société mafieuse, pour maintenir son fragile équilibre. Les pratiques mafieuses constituent une source de revenus pour toute une population qui, en leur absence, serait disponible pour toutes les formes de révolte.

Ici et maintenant, le langage est gangréné par l'argent. De l'intérieur. La société nous dit et nous répète sans cesse que « le temps, c'est de l'argent ». Et ce ne sont pas des paroles en l'air. Elle nous le fait ressentir. De l'intérieur. Le poids de l'argent pèse continûment sur nos épaules. On en vient à se demander si quelque chose lui échappe. D'ailleurs vous devez en être fier, de votre argent, si vous avez le bonheur d'en avoir. Une réalisation, quelle qu'elle soit, ne vaut rien si elle ne vaut pas de l'argent. Pire : elle n'existe pas.

Et le temps passé à parler d'argent. Ce qu'on en fait, ce qu'on n'en fait pas, ce qu'on pourrait en faire si on en avait. Comment ne pas payer des impôts ou en payer le moins possible. Toutes ces phrases qui ne sont prononcées que parce que de l'argent y circule. Le fait qu'on en a et qu'on ne sait pas qu'en faire. Le fait qu'on en a pas et qu'on ne sait pas comment faire. On est toujours encombré de l'argent qu'on a ou qu'on n'a pas. On en a trop, pas assez, mais on n'oublie jamais son existence. Nous avons désappris à parler d'autre chose. Vous vous taisez ? Au plus épais du silence, vous pensez encore à l'argent. Impossible de vous en libérer.

L'argent, c'est ce qui fonde l'existence des êtres et des choses. Rien ne vaut si ça ne vaut rien en termes monétaires. Le plaisir que je pourrais prendre à une activité sans aucune valeur marchande en deviendrait honteux. Comment pourrais-je prendre plaisir à quelque chose qui ne vaut rien ? Je vivrais dans un monde complètement déconnecté du monde réel. Peut-être serai-je déclaré fou et la société me le fera savoir par l'entremise de ses institutions psychiatriques.

C'est bien ce qui est le plus détestable dans cette société : tout ce qui existe doit valoir quelque chose sauf à ne pas exister du tout. Rien ne serait plus gratuit, aucun geste, aucune émotion, aucune idée. Tout, absolument tout, peut être monnayé. Il ne nous reste plus qu'une marge de liberté : on peut négocier le prix. Mais pour négocier au meilleur prix, encore faut-il se trouver du bon côté du rapport de force.

Et le bénévolat associatif ? Tout ce dont la société d'argent se dessaisit parce que ça ne rapporte rien ? Ah oui, je peux encore visiter gratuitement des prisonniers et les aider à supporter la prison. Je peux encore pénétrer dans des hôpitaux et aider gratuitement des mourants à mourir. Je peux encore faire preuve d'altruisme, je peux encore aider à panser les plaies de la société. Mais en ai-je vraiment le temps et l'envie ? De moins en moins. Mon temps et mon énergie sont rongés par l'argent que j'ai ou que je n'ai pas.

Pourtant, combien parmi nous ne sont-ils pas déjà prêts à offrir une partie de leur temps pour assurer un meilleur fonctionnement de la société ? Combien d'actions solidaires, combien de logiciels libres, combien de contributions gratuites à l'encyclopédie wikipédia ? Ces actions préfigurent une autre société où le peuple serait enfin à la manœuvre et où l'argent n'aurait plus cours.

L'enjeu d'argent mobilise nos affects au plus profond de nous. L'argent s'est glissé dans les replis les plus secrets du corps et du cerveau. Sa possession vous fait exploser de joie, sa perte vous désespère au point de ne plus trouver les mots pour exprimer ce que vous ressentez. Vous hurlez de douleur. Les clichés les plus terrifiants reprennent vie. Oui, le ciel vous tombe sur la tête, oui le sol se dérobe sous vos pieds. On vous a volé l'argent que vous avez volé.

Y a-t-il rien de plus précieux au monde que l'argent ? Un concentré de vie où toutes les passions s'exacerbent. L'argent est devenu le fabuleux sésame de tous les ouvre-toi. Le perdre, c'est mourir avant l'heure, en plein élan.

L'amour même prend sa source dans l'argent. Contrairement à ce qu'on dit, la plupart des fictions ne racontent pas des histoires d'amour mais des histoires d'argent où l'amour ne trouve une place que si l'argent en trouve une. Oui, le sang impur de l'argent abreuve les sillons de la république.

22

Dans une société sans argent, on ne fabriquera plus des objets de trois francs six sous, en espérant qu'ils se vendront plus massivement. Il n'y aura plus de camelote à la portée de tou.te.s. On ne fabriquera plus des objets de luxe à la seule destination des riches. On ne se préoccupera plus en aucune façon de la valeur marchande de l'objet. On ira à la fois au plus beau, au plus durable et au plus utile.

Nous n'avons pas besoin d'accumuler des objets consommables et jetables. Nous avons besoin d'objets qui nous fassent rêver en même temps qu'ils nous servent à quelque chose, d'objets qui ne s'épuisent pas dans leur consommation immédiate.

Déliier chaque activité de toute relation à l'argent est l'acte fondateur de toute société réellement nouvelle. Imaginez que vous ne fassiez plus rien pour de l'argent. Plus rien dans notre vie ne tournerait autour de lui. Vous dites que ça ne changerait rien ou pas grand-chose, moi je prétends au contraire que ça changerait tout. Vous n'auriez plus l'argent en tête dans aucune de vos entreprises, dans aucun de vos gestes les plus quotidiens. Quel soulagement ! Quelle libération ! Aucune de vos actions ne serait plus médiatisée par cette

abstraction qu'est l'argent. Nous n'en aurions plus « besoin ». Chacune de nos actions trouverait en elle-même et dans sa finalité le principe de son accomplissement.

Vous dites que l'argent est un moyen sans vous apercevoir qu'il est devenu une fin. L'évolution est insensible. Bien rares sont ceux qui choisissent un métier en fonction de leurs goûts ou de leurs aspirations mais plutôt pour l'argent qu'il pourrait rapporter ou pour la sécurité d'emploi qu'il pourrait offrir. A moins qu'on se contente du premier emploi venu sur un créneau porteur à un moment donné sans en référer en aucune façon au désir qu'on a de l'exercer. Alors votre vie toute entière est placée sous la dépendance de l'argent. Votre vie n'est plus faite que de choix qui vous échappent. Vous n'avez pas choisi votre métier. Vous n'avez pas choisi le lieu – qui n'est pas seulement celui de votre poste de travail mais aussi votre lieu de vie - où vous l'exercez. Vous vous déplacez en un autre lieu si votre employeur vous en donne l'ordre. Vos relations sociales et affectives sont placées elles-mêmes sous la dépendance de l'argent.

L'argent, un moyen ? Un moyen pour atteindre quelles fins ? En fait, les fins sont contenues dans le moyen. Voilà la fin : ça y est, à force de privations, le moyen m'a permis de gagner de l'argent, je peux maintenant le dépenser comme bon me semble pour m'acheter ce dont j'ai besoin ou ce qui me fait envie. Si mon salaire le permet, je peux même en épargner une partie, pour ma retraite par exemple. L'argent est devenu une fin sans que vous vous en aperceviez.

Tant que l'argent existe, nous ne serons jamais libérés de l'argent. Qu'une monnaie soit frappée du sceau d'un Etat ou qu'il s'agisse d'une monnaie locale comme au temps des seigneuries féodales, qu'il se présente sur une forme matérielle ou immatérielle, tant que l'argent existe, il règne en maître.

L'argent que vous avez gagné vous a-t-il permis d'acheter la maison des rêves que l'on a fait pour vous, une maison au rabais dont la durée de vie ne sera même pas à la mesure de la votre ? Mais vous l'avez acheté à crédit et ce crédit peut courir sur des dizaines d'années. Vous êtes alors enfermé à vie dans l'emploi que vous occupez actuellement et encore heureux si cet emploi vous est conservé ou si vous en retrouvez un équivalent. Sinon, vous ne pourrez plus rembourser vos crédits et vous serez exproprié des rêves que cette société

vous incite à faire. La propriété qu'on vous a fait miroiter aura eu la consistance d'un mirage.

23

Nous aurions « besoin » d'argent. S'il existe un besoin entièrement imaginaire, c'est bien celui-là. Nous n'avons aucunement besoin d'argent, c'est l'argent qui a besoin de nous ou plutôt de la croyance qu'il nous est nécessaire. Triste fable, en vérité. Tout au long de notre vie, il nous faudrait courir après la satisfaction de ce besoin qui n'en est pas un. L'argent sert seulement à évaluer la valeur des choses. Mais imaginons que les choses n'aient plus de valeur marchande. Alors, l'argent perd toute nécessité. Il ne sert plus à rien.

Or, les choses n'ont d'autre valeur que l'usage qu'on en fait.

Aucun objet ne serait plus produit parce qu'il serait susceptible de rapporter de l'argent mais parce qu'il satisferait un besoin considéré en dehors de toute relation à l'argent.

On m'objectera probablement qu'aucun objet ne rapporterait de l'argent s'il ne satisfaisait pas un besoin : besoin de se nourrir, de s'habiller, de se loger, de communiquer, etc. On fait de l'argent en greffant la production sur des besoins réels. Les techniques de marketing les plus sophistiquées ne sauraient réussir à vendre et à faire acheter des objets qui ne correspondraient à rien dans la vie des consommateurs. C'est exact pour un certain nombre d'objets de consommation. Mais ces objets sont produits au moindre coût et dans le but de rapporter le maximum d'argent. La satisfaction du besoin est dès lors subordonnée à la recherche du profit. Peu importe que l'on se nourrisse, s'habille, se loge, communique, etc. de façon médiocre ou nocive si des profits en résultent.

La recherche du profit génère également la création de besoins artificiels dont la satisfaction ne nous sert qu'à nous encombrer d'objets superflus, vite abandonnés et perpétuellement renouvelés. Ces objets marquent la célébration d'un mode et d'un niveau de vie qui sont supposés nous différencier et nous distinguer du tout venant.

Et combien d'objets sont produits qui ne répondent à aucun de nos besoins ? Ce sont les Etats qui ont besoin de produire des armes de guerre de tout

calibre pour peser davantage dans les rapports de force à l'échelle mondiale, pas nous. Ce sont les Etats qui ont besoin d'entretenir à grands frais une lourde machine administrative et répressive, pas nous. Ce sont les Etats qui ont besoin de militaires, de policiers, de magistrats, de gardiens de prisons, pas nous. Ce sont les Etats qui ont besoin de politiciens et d'experts en tous genres soumis aux intérêts dominants, pas nous. C'est pourtant nous, simples « citoyens » qui, par le moyen des impôts et des taxes, finançons ces besoins qui ne correspondent en rien aux nôtres.

Revenons maintenant aux besoins de la vie courante. La nature de nos besoins contraste fortement avec la façon dont on les satisfait. Si nous avons besoin d'électricité pour nous éclairer, nous n'avons pas besoin de centrales nucléaires ni de puits de pétrole pour la produire. Si nous avons besoin de rouler pour nous déplacer, nous n'avons pas besoin de sources d'énergie polluantes et/ou dangereuses pour y parvenir. Si nous avons besoin de nous habiller, nous n'avons pas besoin de vêtements dits de « marque », vendus plus cher, pour le faire. Si nous avons besoin de nous nourrir, nous n'avons pas besoin des plats saturés de sucres, de graisses et d'additifs préparés par l'industrie agroalimentaire. Si nous avons besoin de communiquer, nous n'avons pas besoin d'appareils dont le prix élevé résulte avant tout du prestige médiatique d'une marque qui, par ailleurs, dans sa recherche du profit, utilise des composants minéraux non renouvelables et dangereux pour la santé de l'homme et la vie de la planète.

Mais pourquoi donc la société d'argent préfère-t-elle les énergies fossiles aux énergies renouvelables ? Ne croyez surtout pas que ce soit pour des raisons esthétiques du type : « les éoliennes défigurent les paysages » ou « les panneaux solaires enlaidissent les maisons ». C'est tout simplement qu'elles reviennent moins cher. D'ailleurs les programmes d'investissement en matière d'énergies renouvelables sont revus à la hausse ou à la baisse en fonction des fluctuations du prix du pétrole. Est-il à la hausse ? Les énergies renouvelables pourraient bien devenir compétitives, allons-y. Est-il à la baisse ? Finalement, on n'est pas si pressés, les réserves de pétrole sont loin d'être épuisées, continuons à puiser. Les énergies renouvelables peuvent attendre, leur importance relative restera marginale.

Le point de vue d'argent fausse toutes les données. Pour industrialiser une nouvelle source d'énergie, il faut investir en moyens de recherche et en moyens

de production. Cela coûte cher. Encore faut-il avoir intérêt à le faire, un intérêt à la fois stratégique, économique et politique. C'est ce qui s'est passé pour l'énergie nucléaire, en France, à la fin des années 1950. La possession de la bombe atomique permettrait à la France de peser davantage dans les rapports de force à l'échelle mondiale et, avant tout, de mieux exporter ses marchandises. Quant au nucléaire civil, on nous disait à l'époque qu'il nous ouvrirait l'accès à l'électricité la moins chère du monde et bien propre sur elle. En réalité, cette électricité s'est révélée la plus chère du monde si l'on prend en compte la somme des capitaux investis dans la production des centrales, dans leur maintenance, dans leur démantèlement, dans la gestion de leurs déchets au redoutable parfum d'éternité. Mais l'objectif affirmé ne correspondait pas à l'objectif réellement poursuivi. Il s'agissait alors de réorganiser le secteur des moyens de production en lui fournissant des commandes d'Etat susceptibles de le rendre à nouveau compétitif. Ce n'était pas le prix du kilowatt-heure qui se trouvait au centre des préoccupations de l'Etat.

Une société sans argent ne mesurerait pas les moyens accordés à la recherche dans les domaines qu'elle jugerait prioritaires. Elle irait à la limite de ses possibles. Nous avancerions beaucoup plus vite et beaucoup plus loin dans la mise en œuvre de l'énergie solaire, de l'énergie hydraulique et de l'énergie éolienne.

Une société sans argent résorberait ces contradictions et ces écarts. Nos besoins seraient satisfaits sur le double plan quantitatif (la production s'ajusterait à nos besoins sans la médiation de la recherche du profit) et qualitatif (rien ne serait plus produit sans avoir en vue une amélioration de nos conditions de vie y compris dans la façon de produire et de faire circuler ce qui est produit).

24

Et puis, comment pourrait fonctionner une société sans argent ? L'argent n'est-il pas impliqué dans toutes les relations humaines ? Que deviendraient alors ces relations ? On répondra qu'elles retourneraient à l'humain sans plus s'encombrer de ces médiations où l'humain s'abîme dans l'argent. Plus question d'entrer en conflit pour un salaire, un profit, un héritage. Plus question de gagner de l'argent, plus question d'en perdre, plus question d'en voler.

Sans argent, on continuerait à travailler comme si de rien n'était mais certainement pas de la même façon. Un certain nombre d'activités disparaîtraient bien entendu, à commencer par celles qui sont directement liées à la gestion de l'argent. Il n'y aurait plus de salaires ni de profits. Il n'y aurait plus de banques puisqu'on n'aurait plus d'argent à y déposer et puisque l'argent n'aurait plus à y fructifier. Il n'y aurait plus de contrats d'assurance qui sont supposés couvrir et réparer tous les risques de la vie en société. Des métiers perdraient leur raison d'être : plus d'employés de banque et plus de traders. Plus d'assureurs. Plus de flux financiers dématérialisés. Plus de commerciaux pour écouler les marchandises. Plus d'agences de communication publicitaire pour essayer de susciter désirs et envies. Certaines fonctions actuellement dévolues à l'Etat n'auraient plus de raisons d'exister. Par exemple, il n'y aurait plus d'impôts ni de taxes en tout genre. La lourde machine administrative s'allégerait de façon considérable.

Il ne faut pas considérer ces transformations en termes de pertes d'emplois mais en termes de libération de forces de vie où le travail prendrait un cours nouveau.

On continuera à produire des objets, des objets qui ne seraient plus des marchandises. Mais quels objets ? Des objets nécessaires. Des objets dont l'utilité ne serait pas séparée du plaisir qu'ils nous procureront, sur le plan de leur production comme sur celui de leur usage. Des objets pour des sujets désassujettis, dans la production comme dans la consommation. Il n'y aura plus de consommateurs au sens où nous l'entendons aujourd'hui.

En quoi le consommateur est-il assujetti ? Il accorde d'autant plus de nécessité à l'appropriation d'un objet que la société le valorise à travers ses canaux de communication. Comment pourrait-on vivre aujourd'hui sans un Iphone dernier cri ? On peut rogner sur son budget nourriture mais certainement pas sur son budget mobile. L'objet acquiert ainsi une valeur fictive liée aux représentations que la société nous incite à nous en faire. Sa valeur marchande n'est plus liée à son coût de production mais aux représentations qui assurent et régulent sa circulation dans la société. La société produit des représentations avant de produire des objets. Il y a lieu de confronter ces représentations à nos besoins réels. Il y a lieu de calquer nos représentations sur nos besoins réels.

Qui fixera pourtant les règles de l'utilité et de la nécessité ? Ce qui est nécessaire à l'un l'est-il pour un autre ? Une voiture est-elle nécessaire pour se déplacer d'un point à un autre dès lors que ces deux points peuvent être reliés par la marche à pied ? Question qui se double immédiatement d'une autre : que projettes-tu sur ta voiture ? De l'utile, voire du nécessaire, ou du pouvoir ? La propagande commercialo-étatique n'a-t-elle pas tenté de nous convaincre depuis des décennies que la voiture était un instrument de liberté, voire d'émancipation ? Que nous ne saurions nous déplacer sans avoir des roues motorisées aux pieds ? Avec ma voiture, je roule quand je veux, où je veux, avec qui je veux, comme je veux ou presque (attention toutefois aux radars). Dans une société ouvertement inégalitaire, ne sommes-nous pas à égalité sur les routes, même si le coût de l'essence ne pèse pas du même poids sur le budget d'un pauvre et sur celui d'un riche ? Et cela d'autant plus que les limitations de vitesse en vigueur entravent le désir de domination des puissants qui rongent leurs freins dans leurs bolides. Bref, nous qui en sommes tellement dépossédés, nous avons autant de pouvoir que n'importe qui sur les routes. Nous pouvons même insulter les riches. Nous ne sommes pas fraternels, loin de là, mais au moins sommes-nous libres et égaux. Nous prenons notre revanche. N'est-il pas temps de nous retirer de ce jeu mortifère ? La revanche sociale ne saurait être le sel de la vie.

En réalité, la voiture n'est pas un instrument d'émancipation mais un instrument d'asservissement. Un de plus. Ma liberté consiste à rencontrer d'autres libertés tout aussi entravées que la mienne. C'est ce qu'on appelle les « bouchons » et on peut y passer des heures dans un état d'hébétude prolongée. Et ne me dites pas que la voiture nous permet de nous évader dans des camps de concentration touristiques au moment des vacances. Dans une société sans argent, ces camps de concentration n'existeraient plus car la séparation entre le travail et les loisirs serait abolie. Nous n'aurions plus besoin d'avoir l'illusion de nous évader dans un autre monde. L'autre monde appartient à notre monde parce qu'il est partout et nulle part.

Bien sûr, nous ne nous contenterons pas de retrouver l'usage de nos deux jambes. Nous continuerons à nous déplacer et à explorer le monde. Mais la recherche sera orientée vers le perfectionnement de moyens de transport

collectifs, économes en énergie et non polluants. A chacun son moyen de transport individuel ? Ne faut-il pas reformuler la question et y trouver d'autres réponses ? Ce n'est pas la possession d'un moyen de transport individuel qui importe mais la possibilité de se déplacer partout dans le monde, que ce soit par la route, par les airs, par les mers, les fleuves, les canaux ou par le rail. Et surtout d'avoir quelque chose à y faire qui ne relève pas de l'évasion mais de la découverte de soi et des autres. Construire de l'humain à l'échelle de la planète et en revenir définitivement métissé. Nous ne serons plus jamais des touristes.

26

Ceux qui n'ont pas d'argent ont tout à gagner à sa disparition. Mais ceux qui en ont, ne perdraient-ils pas jusqu'à leur substance vitale ?

Ils en avaient encore hier. Ils n'en ont plus aujourd'hui. Il ne s'agit même plus d'en avoir un peu ou beaucoup, il n'y a plus d'argent du tout. Que vont-ils donc devenir ? Ils sont comme perdus. Le monde leur fuit entre les mains. Ils n'ont plus aucune prise sur lui car ils ne peuvent plus rien acheter. Et quand je dis « rien », c'est rien. Même pas un chewing-gum. Même pas une Ferrari rouge sang.

Continueront-ils à exister s'ils n'ont plus d'argent à dépenser ? C'est qu'ils en avaient assez pour se différencier du commun par des achats somptuaires. Dans une société sans argent, il n'existerait plus de produits de luxe à la seule destination des riches ou voulant se faire passer pour tels. Il n'y aurait plus d'objets comme marqueurs de différenciations sociales. Il n'y aurait plus que des objets pour des sujets désassujettis. Mais ces objets ne seraient pas réduits à leur fonction. Ils seraient supports et véhicules d'imaginaire.

27

Si plaie d'argent n'est pas mortelle, satisfaction d'argent n'est pas vitale. On peut tout acheter avec l'argent sauf l'essentiel, à commencer par l'amour. La vanité peut certes y trouver son compte. Il est possible d'acheter des regards admiratifs, on peut s'entourer de courtisans.

Songez à ce que deviendraient les rapports humains si l'argent n'avait plus cours. Nous ne verrions plus en quiconque une source d'argent possible. Songez à ce que nous gagnerions en authenticité dans l'expression de nos sentiments.

28

Plus d'argent : plus de voleurs ni de gendarmes, plus de professions qui visent à le prélever, à le gérer ou à le faire fructifier. Que de forces de travail et de vie libérées d'un coup ! Des pans entiers de l'Etat s'effondrent d'un seul bloc. Nous n'aurons plus plus nos fins de mois en tête ni d'ailleurs la préoccupation d'accumuler de nouveaux millions ou milliards. Nous pourrions enfin en revenir à l'essentiel, qui ne s'échange pas contre de l'argent : ce qu'il y a d'humain en l'homme.

29

Plus d'argent : admettons, me dis-tu, qu'il puisse exister une société sans argent. Mais le reste, tout le reste, police, justice, armée, le maintien de l'ordre quoi, là où je suis, et dans les régions les plus reculées de la planète? Tu viens de me dire que dans une société sans argent, il n'y aurait plus de gendarmes ni de voleurs. Parce qu'il n'y aurait plus d'argent à voler ? C'est s'illusionner sur la nature humaine. On ne volerait plus de l'argent, d'accord, mais on volerait des objets puisqu'on continuerait à en produire. Il faudrait encore des policiers pour arrêter les voleurs, des magistrats pour les juger, des prisons pour les enfermer. Tu ne fais que déplacer le problème sans être en mesure de le résoudre.

Pourquoi voler des objets ? Parce qu'il n'y en a pas assez pour tout le monde ? Il faut alors s'approprier ce que possède l'autre pour ne pas en être soi-même dépourvu. Mais ce n'est pas l'objet en lui-même qui importe dans un vol, c'est l'argent que l'on peut en tirer. Vous avez bien lu : le serpent se mord la queue. Il n'est plus nécessaire de voler si on ne peut plus en tirer de l'argent.

Je vous la fais angélique ? Il y aura suffisamment de ressources dans notre société sans argent pour satisfaire tout le monde. La production pourra enfin s'ajuster aux besoins manifestés par l'ensemble des individus qui composent la

société. Il n'y aura plus de surproduction. Il n'y aura plus cette accumulation de déchets où des monceaux d'emballages rivalisent avec les restes des aliments ou des éléments qu'ils contiennent. Il n'y aura plus la destruction massive de marchandises invendues et non recyclées qui ajoutent chaque année à la pollution de la planète. On ne cherchera plus à réaliser des profits mais à satisfaire des besoins.

30

Tu veux avoir réponse à tout, mais les nations continueront à se faire la guerre. Et la guerre, il faut des armées pour la faire. Des armées de mieux en mieux équipées pour tuer de plus en plus massivement. Des armées de plus en plus technologiques. On ne t'a jamais expliqué à quel point la préoccupation de détruire stimule la recherche scientifique ? Sans les guerres, on n'aurait pas avancé aussi vite dans la mise au point des poisons utilisés en agriculture dite intensive, les nitrates en premier lieu. Tu vois le bénéfice...

Les Etats dominants de la planète produisent et vendent des armes et affirment en même temps leur désir de paix. Comme si ces armes n'allaient servir à rien d'autre qu'à soutenir leur balance commerciale. Il leur arrive même de protester contre l'usage qui en fait par les pays acheteurs. C'est que l'on appelle la « diplomatie ». On atteint là à un sommet de l'hypocrisie politique. Vendre des armes, c'est répandre la guerre. Que les raisons en soient d'abord économiques n'y change rien.

Eh bien, plus question de faire la guerre. Plus question de se laisser embrigader par les Etats. D'ailleurs, les Etats disparaîtraient en même temps que l'argent. Qu'aurions-nous à défendre dans une guerre ? Des capitaux d'origine nationale ? Mais nous n'avons pas besoin de capitaux puisque l'argent n'existe plus. Alors, le désir de dominer l'autre, de prouver que sa culture est supérieure à la sienne ? Mais la possibilité de libérer l'humain en l'homme existe partout dans le monde et l'humain est exclusif de tout rapport de domination. A l'échelle de la planète, il n'existe plus que des métissages. Chacune culture se nourrit de l'apport des autres et s'enrichit à leur contact.

Un nouveau pan de l'Etat s'effondre, un de ceux qui mobilise le plus de temps, d'énergie et d'argent, celui qui est spécialisé dans la fabrication d'armes de plus en plus destructrices, que l'on dit parfois « dissuasives ». Plus d'usines à

tuer, plus de hauts commandements militaires. Plus de sous-marins hors de prix, plus d'avions bardés de bombes nucléaires. Nous ne marcherons plus jamais au pas.

31

Je crois entendre ceci dans mon dos. T'as l'air d'un con. T'as l'air de découvrir la lune. Si on pouvait se passer d'argent, on l'aurait fait depuis longtemps. On ne t'a pas attendu pour ça. L'argent, il en faut : plus ou moins mais il en faut. Par quoi pourrait-on le remplacer ? Sans argent, pas de marché, pas de régulation entre l'offre et la demande. Je sais bien que tu viens de m'expliquer que le marché n'est pas la seule voie d'accès possible aux objets et aux services mais j'ai du mal à le croire. On m'a tellement répété le contraire. Et puis, comment pourrait-on attenter à la sacro-sainte propriété ? N'est-ce pas ce que nous possédons qui nous différencie des autres, de tous les autres ?

Justement non. La singularité de chacun ne peut pas se concrétiser dans cette abstraction qu'est l'argent. C'est l'argent qui nous rend au contraire semblable à n'importe qui, que nous en ayons peu ou beaucoup. C'est l'argent qui nous dépersonnalise puisque nous n'existons plus que par rapport à lui. Les sociologues et les statisticiens officiels nous classifient et nous différencient par tranches d'âge et par niveaux de revenus. Ce sont ces classifications qui devraient déterminer nos comportements individuels. Nous sommes psychologiquement, sociologiquement et statistiquement déterminés et programmés. Nous n'existons plus en tant qu'êtres singuliers.

La société sans argent reconnaîtra la singularité de chacun.e. Elle n'édicterà pas de normes de référence qui conduiraient à valoriser ou à dévaloriser tel ou tel comportement en fonction de critères généraux. Nos singularités ne nous éloignent pas de l'action collective, elles nous incitent à y prendre part à partir de qui nous sommes. Il ne s'agit pas de se fondre dans un collectif mais de lui apporter ce qui lui manquerait en notre absence, c'est-à-dire ce qui nous est singulier. La quantité ne s'opposera plus jamais à la qualité.

La demande est façonnée par l'offre qui essaie de nous modeler selon ses besoins. L'offre ne part pas de nos besoins, elle part des siens. Elle essaie de nous faire croire que ses besoins correspondent aux nôtres. Nous aurions le plus grand besoin de tous ces objets superflus sous lesquels elle nous ensevelit.

Tu parles. Un seul jour de bonheur nous amène à les oublier, les renvoie à leur inutilité flagrante, à leur inanité.

32

Et d'ailleurs les individus ne sont pas égaux face à l'argent. Pourquoi en ont-ils plus ou moins ? Faites l'expérience. Attribuez une même somme d'argent à un individu A et à un individu B. Revenez les voir une semaine après. A aura tout dépensé dès le premier jour, B aura presque tout conservé à force de privations. Vous en déduirez ceci : A a le sens de la dépense, B celui de l'épargne. Bref, la cigale s'oppose à la fourmi, la fable est connue depuis quelques siècles, elle a fait largement école. La fable a oublié ceci : il ne s'agit plus de dépenser ni d'épargner de l'argent. Nos vies ne se réduisent plus à la consommation, immédiate ou différée. Il s'agit seulement de conformer la vie sociale à ce qui nous rend le plus heureux.

33

La logique de la production capitaliste voudrait qu'on élimine tous les improductifs. Il faut leur verser des retraites, financer leurs interminables dépenses de santé, subventionner même leur perte d'autonomie. Ne pourrait-on pas utiliser les cotisations salariales qu'ils ont versées leur vie durant à d'autres fins ?

La double pique : celle qui endort et celle qui tue : la voie est libre.

La logique de consommation ne dit pas la même chose. Le retraité n'ayant plus à produire, il n'a plus qu'à consommer, y compris des dépenses de santé. Les produits et les services que les autres sont en âge de produire et de fournir, ils les consomment. Au moins les retraités pauvres, s'ils ne peuvent guère consommer par ailleurs, sont-ils remboursés de leurs dépenses de santé. N'est-ce pas d'ailleurs un acquis incontestable de notre société ? On vit de plus en plus longtemps. Grâce aux progrès de la médecine et surtout de la chirurgie; grâce aussi aux laboratoires pharmaceutiques qui produisent de plus en plus de médicaments pour nous soigner de mieux en mieux, de la tête aux pieds.

Qui nierait ces progrès ? Combien d'infections les antibiotiques n'ont-ils pas permis de juguler ? De la macro à la micro-chirurgie, combien d'opérations sont aujourd'hui possibles qui ne l'étaient pas hier ? Et combien d'opérations qui étaient possibles hier ne sont-elles pas effectuées aujourd'hui dans de bien meilleures conditions techniques ? Nous ne nions pas les avancées de la chirurgie et de la médecine, nous voulons que la prévention l'emporte sur la réparation. Nous voulons passer d'une médecine de réparation à une médecine de prévention. Et la prévention des maladies ne dépend pas de ces avancées bien réelles, elle dépend d'abord des conditions de vie qui nous sont faites et de l'environnement dans lequel nous vivons.

Nous vivons de plus en plus longtemps, dites-vous ? On dirait que l'augmentation constante du nombre de cancers, de maladies cardio-vasculaires et d'infections virales n'entrent pas dans vos statistiques. Si les choses restent en l'état, la tendance s'inversera et la durée de vie diminuera pour les populations les plus exposées. Dès maintenant, on vit de moins en moins longtemps en bonne santé.

Dans une société fondée sur l'argent, il ne s'agit pas de vivre en bonne santé, il s'agit de consommer des dépenses de santé. Peu importe que nos conditions de vie génèrent de multiples maladies si nous consommons des médicaments. Cette situation permet de réaliser d'énormes profits dans les secteurs d'investissement concernés, à commencer par celui des laboratoires pharmaceutiques. Si les gens vivaient en bonne santé et mouraient de leur belle mort, par extinction de leurs fonctions vitales, ce serait la ruine. L'état de maladie est rentable, l'état de santé ne l'est pas pour les fabricants de médicaments..

On pourrait objecter que l'état de santé coûterait moins cher que l'état de maladie à la société. Mais une société fondée sur l'argent ne raisonne pas en ces termes. Ce qui lui importe, c'est de réaliser des profits partout où cela est possible. Et elle en réalise autant sur l'état de maladie que sur l'état de santé. Tous les états de vie donnent naissance à des marchés plus juteux les uns que les autres. Pourquoi donc changer la donne ?

Aussi branlants soyons-nous, nous arriverons ainsi à l'âge de la maison de retraite, un des secteurs d'investissement les plus porteurs aujourd'hui, avec tous les degrés possibles de médicalisation. Cahin caha, nous survivrons encore quelques années jusqu'à ce que les pompes funèbres (autre industrie

florissante) se saisisse de notre cadavre pour le laisser pourrir dans un cercueil, contribuant ainsi à la pollution des nappes phréatiques.

Il y a pourtant mieux à faire avec les cadavres : du compost. Les cadavres se décomposent harmonieusement dans la nature et enrichissent les sols. Avez-vous entendu parler de l'humusation des corps? C'est une solution d'avenir.

En attendant, réjouissons-nous pour l'emploi : les services d'aide à la personne se multiplient avec le vieillissement de cette population branlante. Rien ne se perd pour la valorisation du capital. Rien ne se perd sauf la vie.

34

Justement, répondis-je, on ne remplacerait pas l'argent. Il n'y aurait plus de monnaie d'échange sous quelque forme que ce soit. Il n'y aurait plus que des objets pour des sujets désassujettis.

Car c'est bien là ce qui effraie et fascine tout à la fois : ne plus rien avoir à échanger contre de l'argent. Il n'y a plus d'équivalent général qui mesurerait la valeur de toutes choses. Les choses valent enfin par elles-mêmes, c'est-à-dire par la place qu'elles occupent dans la vie de chacun.e. Les choses ne sont plus fabriquées pour faire croître et prospérer les profits de quelques-un.e.s mais parce qu'elles joignent le nécessaire à l'agrément. Il ne s'agit plus de susciter des besoins artificiels pour écouler des marchandises et accumuler du capital mais de creuser la notion de besoin.

35

De quoi avons-nous besoin pour vivre heureux ? Chacun répondra pour son propre compte, bien entendu, à condition qu'il ne s'agisse pas d'un compte en banque.

Les besoins peuvent être différents d'un individu à l'autre, leur satisfaction aussi. Ils sont également évolutifs.

Il est nécessaire de redéfinir la notion de besoin dans son interaction avec celle de désir. Mais où passe la ligne frontière entre besoins et désirs ? Entre la reproduction de l'espèce et la relation amoureuse ?

« De chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins ». « Je n'ai besoin de rien ». Mais qu'est-ce qu'un besoin ?

Les besoins réels s'opposeraient-ils aux besoins artificiels créés de toutes pièces par la société d'appartenance ?

Le premier d'entre tous, se nourrir.

Se loger.

Se soigner.

Vivre en sécurité. Etre perpétuellement aux aguets pour pouvoir manger et pour éviter de l'être. Etre perpétuellement sur le pied de guerre pour ne pas être débusqué de son territoire.

Cela ne vous rappelle rien ? - Si, la vie animale.

Il y a tout de même quelque chose qui différencie la vie humaine de la vie animale. Pour satisfaire mes besoins, je dois travailler, ou plus généralement me comporter conformément aux conditions qui me sont proposées, ou plutôt imposées par la société à laquelle j'appartiens. Contrairement à l'animal, je ne bois pas le sang au cou de la bête. Il existe des médiations entre l'animal vivant et le morceau de poulet qui se trouve au final dans mon assiette : l'élevage, l'abattoir, l'industrie agro-alimentaire, le commerce, la cuisine. A chaque étape de ce processus, il y a du travail.

Du travail ou de l'argent ? Pour les investisseurs, le travail produit de l'argent avant de produire des objets. S'il n'en produisait pas davantage qu'il n'en coûte, il n'existerait pas et nous serions bien en peine de consommer quoi que ce soit.

Si j'ai de l'argent en quantité suffisante, le faim et la soif ne me tenailleront pas. Je pourrai me loger sans crainte d'être chassé de ma tanière. Je pourrai m'éclairer et me chauffer. Je disposerai d'une voiture pour me déplacer. Si je suis malade, un médecin me prescrira des médicaments. Je serai en sécurité. Je pourrai penser à autre chose qu'aux conditions de ma survie.

Et une fois ces besoins – fondamentaux ? - satisfaits, d'autres besoins apparaîtraient dans le sillage d'un imaginaire consumériste. Des besoins dont la satisfaction célèbrerait un cadre de vie, un niveau de vie. C'est en ce point

que la dérive capitaliste prend sa source et que l'argent trouve une part d'apparente nécessité.

Je pourrai me préoccuper de l'image que les autres se font de moi et soigner cette image. La société regorge de propositions et de services pour améliorer mes performances physiques, intellectuelles, affectives et même spirituelles. Je pourrai penser à mes vacances et l'industrie touristique de masse me fera miroiter des destinations de rêve. Je pourrai m'approprier des écrans de tous formats pour vivre par procuration les multiples vies imaginaires qui se substitueront à la mienne. Je pourrai acheter des objets qui s'ajouteront à d'autres objets tout aussi superflus.

Si l'argent disparaît, je n'ai plus à montrer que j'en ai ou que je n'en ai pas pour avoir accès aux humiliantes « aides sociales ». Je n'ai plus à effectuer des achats qui me différencient des autres. Je n'ai plus à prouver que j'existe par la possession d'objets.

Sur chaque besoin réel se greffe ou plutôt peut se greffer du désir si la satisfaction du besoin rencontre la culture, à commencer par celle des sens. Se nourrir ne consiste plus seulement à se reproduire en se remplissant. Se nourrir relève alors tout autant du besoin que du plaisir. Et le plaisir ne naît pas seulement de la satisfaction du besoin. Il naît d'une culture du besoin.

Autrement dit, si la notion de besoin ne s'articule pas à celle de culture, elle relève d'une forme de survie animale adaptée à l'homme et non de la vie.

La question ne se pose pas en des termes qui laissent supposer que la survie se situe à un premier niveau d'existence et la vie à un second. Quand on vit, les besoins liés à la survie ne relèvent plus de la survie mais d'une vie envisagée globalement comme un art de vivre. Tous les aspects de la vie sont concernés, y compris ceux qui sont régis par la satisfaction des besoins les plus élémentaires. On continue certes à manger pour se nourrir mais aussi pour éprouver des sensations et des plaisirs gustatifs. Et de même que l'on cherche à vivre en harmonie avec son environnement, on cherche à vivre en harmonie avec son corps. Cela signifie qu'on le cultive dans toutes ses dimensions, physiques et intellectuelles.

Abandonnons l'idée d'un découpage des besoins par strates. Il y aurait d'abord des besoins primaires - dits « inférieurs » - à satisfaire et, une fois satisfaits, d'autres besoins - dits « supérieurs » -, de plus en plus complexes, naîtraient de

la satisfaction des premiers. Non, ce sont les besoins les plus élémentaires qui sont les plus complexes à la condition qu'on les cultive dans la perspective d'un art de vivre. Un art de vivre où la pulsion de vie l'emporte sur la pulsion de mort, constamment sollicitée et attisée dans les sociétés d'argent.

Transformer les besoins dits primaires en besoins culturels. Plus question de se nourrir sans penser en termes de diététique et de combinaison des saveurs. Pour se nourrir sainement, ne faut-il pas apprendre à écouter son corps, ne faut-il pas être conscient des enjeux de l'alimentation pour la santé ? Tout, dans la vie, est placé sur le même plan d'exigence. Le cerveau est autant sollicité dans la préparation d'un plat que dans l'écriture d'un poème. Plus question de se loger sans penser les interactions entre les espaces habitables et les activités qui s'y déploient. Plus question de se soigner sans identifier et éradiquer les causalités, internes et externes, susceptibles d'éroder et de détruire l'état de santé. Plus question de se déplacer sans penser les relations entre les moyens de transport et les moyens énergétiques qu'ils utilisent.

Il n'existe aucun besoin dont la satisfaction n'exige à la fois de la recherche et de la création. Tisser des liens entre création et recherche dans la satisfaction de tous nos besoins. Tisser des liens entre des besoins considérés comme « inférieurs » et d'autres comme « supérieurs ». Ainsi pourrions-nous réinventer la vie en libérant nos cerveaux de toutes les pesanteurs qui les plombent.

36

Mais comment parvenir à un état de la société où l'argent n'aurait plus cours ? Une société où le peuple n'aurait de comptes à rendre qu'à lui-même ? Nous savons que tu ne proposes pas de recettes et que ça dépend de nous tou.te.s. Mais quand même, tu ne peux pas nous quitter sur un : « on arrête tout et on réfléchit ». Ce n'est pas la première fois dans l'Histoire qu'on nous fait le coup. « On arrête tout », d'accord, et après on recommence à peu près comme avant. On voudrait au moins quelques indications, quelques pistes. Le peu que tu pourras dire, on ne le considérera pas comme un dogme, c'est promis. Nous l'interpréterons librement, nous l'adapterons en fonction des circonstances. Mais il nous faut tout de même quelque chose à nous mettre sous la dent.

« On arrête tout et on réfléchit », comme slogan, c'est un peu court. Nous sommes d'accord pour réfléchir, mais on n'arrête pas de manger, de s'éclairer,

de se chauffer et même de rouler. Si le système capitaliste s'arrête, la production s'arrête aussi. Et nous, que devenons-nous ? A première vue, ce n'est pas si difficile à concevoir et à formuler. Nous remettons en marche la production qui vient de s'arrêter, mais sur de toutes autres bases. Nous ne produisons plus que ce que nous avons décidé de produire et en des quantités adaptées à nos besoins. S'il nous manque des compétences ou des moyens de production pour y parvenir, nous assurons la formation de ces compétences, nous assurons la production de ces moyens de production. Sur le papier, tout paraît facile : il suffit d'aligner des phrases.

On peut esquisser des voies, on ne peut pas tracer des chemins. N'attendez pas de moi davantage que je n'attends de vous. Nous sommes tou.te.s à égalité pour trouver des solutions et nous devons les trouver en échangeant entre nous. N'attendez pas de moi que je vous dessine, avec une précision de détail, les grands traits de la société future. C'est sur le terrain que nous la construirons ensemble, ici, là et ailleurs. Je ne peux qu'affirmer deux choses : cette société, qui prendra enfin la figure du peuple, aura aboli l'argent et elle l'aura aboli tout de suite, sans s'en remettre à des transitions qui rendent l'objectif initial de plus en plus lointain et improbable, comme un horizon s'éloigne en même temps que l'on croit s'en rapprocher. Sous couvert d'ouverture au nouveau, les transitions ne font que préparer le retour de l'ancien. Ainsi en a-t-il toujours été.

Tout de suite ! Mais comment ? Si on ne voit pas comment agir, même vaguement, on ne le fera pas. C'est si compliqué à mettre en œuvre ! Nous sommes tellement dépendants du fonctionnement actuel de la société. Imaginons que nous bloquions tout, quelques jours seront suffisants pour y parvenir. D'ailleurs, cette société entre périodiquement en crise sans que nous y mettions la main. Et quand nous y mettons la main, c'est encore pire, elle exude son agonie. A chaque crise, elle exhibe la fragilité de son système économique et politique. Elle a beau nous exhorter à l'union sociale et nationale pour faire face aux circonstances extérieures défavorables qui la rongent de l'intérieur, on voit bien qu'elle est déboussolée, qu'elle ne sait plus comment durer encore. Nous n'aurions pas beaucoup à faire pour l'achever et en recommencer une autre. Il suffirait que nous ayions confiance en un autre avenir possible.

Admettons que nous bloquions tout. Mais nous n'aurons plus alors que quelques jours de réserves de nourriture pour assurer notre subsistance, quelques jours seulement de réserves d'énergie pour nous éclairer, nous chauffer et pour rouler. Et après ? Plus rien. On peut redouter le pire. Les gens se précipiteront dans les magasins pour les piller. Ils puiseront dans les dernières réserves, ils s'étriperont pour obtenir le meilleur pour eux au détriment des autres. Avant de recourir, pourquoi pas, à l'anthropophagie. Le droit du plus fort s'exprimera dans toute sa nudité et dans toute sa cruauté. On aura une version renouvelée du Radeau de la Méduse, vous savez, le tableau qui trône dans tant de mémoires scolaires.

On peut concevoir d'autres scénarios que ces scénarios catastrophistes qui prennent leur source dans les sociétés d'exploitation et dans la conception de la nature humaine qui en résulte. On peut imaginer des scénarios collectifs fondés sur un projet commun, la société sans argent.

Il s'agit donc d'assurer le passage d'un type de société à un autre, radicalement différente. Néanmoins, cette société existe tout de suite, sans transition. Dès maintenant, nous ne faisons plus quoi que ce soit pour de l'argent. Pour que cette société fonctionne, il faut qu'elle soit en mesure d'assurer la satisfaction de nos besoins. C'est pourquoi nous commencerons par développer les cultures vivrières partout dans le monde en visant l'auto-suffisance alimentaire. Avec la diminution du temps de travail, nous aurons la possibilité de nous émanciper des produits transformés de l'industrie agroalimentaire pour revenir à une alimentation de proximité.

Bien sûr, l'industrie ne continuera pas comme avant. Nous arrêterons progressivement l'industrie nucléaire en accélérant les programmes de recherche pour la neutralisation des déchets qu'elle nous laisse en héritage. Nous développerons l'industrie solaire dans toutes ses applications (de la motorisation des moyens de transport au chauffage des maisons en passant par l'alimentation des téléphones portables). L'énergie éolienne prendra une part beaucoup plus importante dans la production d'électricité consommée par les entreprises. L'industrie chimique ne s'appuiera plus sur la pétrochimie et la carbochimie et fera usage de ressources naturelles renouvelables. L'industrie du bâtiment n'utilisera plus que des matériaux écologiques. Les programmes de recherche sur la robotisation des gestes répétitifs seront renforcés dans tous les secteurs de l'industrie. On peut faire la pari qu'il existe suffisamment

de compétences disponibles, de sources d'intelligence et de créativité pour assurer le passage.

Ah ! je vous vois venir. Vous brandissez le spectre d'une collectivisation qu'on ne saurait imaginer que « forcée », imposée par un Etat de fer qui étouffe les initiatives individuelles. C'est tout le contraire. Il s'agit d'un projet collectif où des individus s'associent librement pour atteindre des objectifs communs auxquels ils ne pourraient pas parvenir individuellement, où des collectifs s'associent librement à d'autres collectifs partout dans le monde. Il en va ainsi pour obtenir l'autonomie alimentaire, il en va de même pour obtenir l'autonomie énergétique et pour les autres. Toutes les autonomies ne peuvent être que collectives.

37

De plus en plus ou de moins en moins.

Bien des discours qui se prétendent porteurs de « changements » jonglent avec les quantités.

Ce n'est pas la société qu'il faudrait transformer de fond en comble, ce sont ses abus qu'il faudrait corriger.

La société est de plus en plus inégalitaire et répressive. Alors, inversons la tendance : il faudrait qu'elle le soit de moins en moins.

La société est de moins en moins démocratique. Alors, inversons la tendance : il faudrait qu'elle le soit de plus en plus.

Simple variations quantitatives qui ont seulement pour effet de préserver la société actuelle dans ses fondements.

Nous voulons un changement de qualité. Fonder la société sur de toutes autres bases, celle de la société sans argent. C'est la seule qui soit susceptible de devenir réellement démocratique et libératrice.

